

Monseigneur M. Guillemé.

⟨3 Juillet 1859 – 7 Avril 1942⟩

Vicaire Apostolique du Nyassa.

(par le Père J.B. Rouvière)



Printed at Bembeke (White Fathers)

P.O. Dedza Nyasaland.

1942

<http://www.liberius.net>

© Bibliothèque Saint Libère 2017.

Toute reproduction à but non lucratif est autorisée.



Monseigneur Mathurin Guilleme



Simple notes biographiques.

Le 7 Avril 1942 — à Likuni, résidence actuelle du Vicaire Apostolique du Nyassa, Mgr. Mathurin Guillemé rendait son âme à Dieu. Il était âgé de 82 ans et neuf mois. A son chevet se tenait le Vicaire Apostolique, Mgr. O. Julien. Dans la chambre on e missionnaires — dont quelques-uns accourus de loin, cinq Soeurs Blanches qui l'avaient soigné pendant sa dernière maladie, quatre Soeurs Noires dont il avait fondé la Congrégation, des élèves de l'Ecole Normale et beaucoup d'autres personnes — priaient le Dieu de miséricorde d'introduire dans les demeures éternelles l'âme du vaillant apôtre. La fin fut paisible, le dernier soupir imperceptible. Les traits du visage reflétaient le calme, le repos, la béatitude.

Nous pensons qu'une plume experte devrait un jour raconter au monde les faits et gestes de de cette longue vie, consacrée au salut des infidèles de l'Afrique. En attendant la réalisation de ce voeu, nous voulons du moins tracer une esquisse de cette belle et bienfaisante existence.



Un quart de siècle en quelques lignes.

En des temps meilleurs — il eut été facile de recourir aux archives de la Maison-Mère et on aurait obtenu des membres de la famille et des fidèles amis de Mgr. Guillemé des détails sur ses premières années et des traits laissant déjà entrevoir ce que l'enfant ou le jeune homme deviendrait plus tard, car il était doué d'une intelligence vive, d'un cœur sensible et d'un caractère fortement trempé.

Il vint au monde le 3 juillet 1859 à Sainte Marie, localité située près de Redon (Ile-et-Vilaine). Redon se trouve dans le diocèse de Rennes, qui fut et reste un des plus florissants de France pour les vocations sacerdotales et apostoliques.

Après le sous-diaconat, il demanda son admission dans la Société des Pères Blancs — fondée par le Cardinal Lavigerie. Le 30 août 1882, il débarquait à Alger et parvenait la jour-même à Maison-Carrée, centre de la jeune congrégation missionnaire.

Le 22 Septembre, il reçut l'habit des mains du fondateur lui-même et commença l'année du noviciat.

Le 20 Septembre 1883 il fut ordonné diacre; le lendemain il fit serment devant le R.P. Charbonnier de consacrer sa vie à la conversion des infidèles de l'Afrique et le 22 il reçut des mains de Mgr Dusserre l'onction sacerdotale.

Pendant six mois, il occupa au noviciat la chaire de professeur d'Écriture Sainte. Il lisait avec enthousiasme les récits des labours apostoliques des premiers Pères Blancs en Afrique Équatoriale et lui aussi ne caressait qu'un rêve: celui de son

départ pour ces contrées lointaines et encore mystérieuses.

Procureur.

Le 20 mars 1884, le P. Guillemé quittait le noviciat et sans tarder s'acheminait vers Zanzibar. Le 4 novembre 1882, le Cardinal Lavigerie avait fondé une procure en cet endroit, chargée d'assurer la subsistance des pionniers de l'Évangile.

Il arriva à destination la 21 avril.

A cette époque la charge de procureur n'était pas une sinécure. Il fallait ravitailler les caravanes en partance et les divers groupes de missionnaires éparpillés dans les régions des Grands Lacs. Que de courses, de visites de magasins, de correspondances — pour obtenir une forte provision d'objets hétéroclites et cependant de première nécessité: ballots d'indienne aux couleurs flamboyantes, faisceaux de chassepots, innombrables boîtes de poudre, verroteries de tous calibres, chapeaux, complets, anneaux cuivrés, fil de laiton etc. etc. La plupart de ces articles servaient à solder le droit de passage à travers les territoires d'une pléiade de roitelets exigeants et capricieux.

Les missionnaires, parvenus au terme de leur voyage, devaient vivre, conquérir la bienveillance des grands du pays, construire maisons d'habitation, classes, chapelles. Comme la monnaie n'avait pas cours, il fallait recourir aux échanges. Aux procureurs incombait la tâche d'expédier aux hérauts de la bonne nouvelle des marchandises de toutes sortes. Pour effectuer ces envois, il fallait s'a-

boucher avec des trafiquants arabes, débattre pendant de longues heures le prix d'achat ou les frais onéreux de transport.

Le P. Guillemé ne s'éternisa pas à Zanzibar. Il reçut une lettre qui le combla de joie : il devait s'adjoindre à la caravane du R. P. Charbonnier, en route pour le Tanganika.

En caravane.

A cette époque les chemins de fer étaient inconnus et on était à la merci des porteurs. Aussi ne fallut-il pas moins de trois mois pour organiser le voyage.

La caravane partit de Bagamoyo le 19 septembre 1885. Ce petit collège apostolique avait à sa tête Mgr Livinhac, sacré l'année précédente à Carthage par le Cardinal Lavignerie et qui retournait en Ouganda, en un temps de cruelle persécution.

Les missionnaires devaient se rendre au sud du Lac Victoria. Là aurait lieu la séparation. Mgr Livinhac, accompagné des Pères Couillaud, Solassol, Lombard et Denoit — regagnerait le champ de son apostolat, tandis que le R. P. Charbonnier et ses deux confrères, les Pères Josset et Guillemé, s'installeraient dans les parages de Tabora.

Le voyage fut long, dispendieux et fertile en événements plutôt douloureux que joyeux. Je n'ai pu découvrir le journal de route, où j'aurais pu glaner maints détails du plus haut intérêt.

Des difficultés nombreuses et variées vinrent rompre la monotonie du voyage. Chaque halte en comportait de nouvelles. Il fallait payer un prix fort pour le gîte et le couvert. Souvent la nuit,

le lion et la hyène importunaient les membres de la communauté, faisaient un vacarme assourdissant et provoquaient des sursauts pénibles et parfois angoissants. Des accès fréquents de fièvre secouaient de frissons leur corps tout en sueur et les plongeaient dans de lourds cauchemars.

Avant de lever le camp, on était aux prises avec la rapacité des chefs de villages. L'hospitalité était vénale au dernier point. Les nations européennes n'avaient pas encore affranchi ces peuples et ouvert à la circulation le continent noir. Si on ne voulait pas être victime de quelque guet-apens, il était opportun de faire droit aux demandes exigeantes de ces petits potentats. Parfois il fallait rester plusieurs jours sur place avant de recevoir l'autorisation de partir. Certains étaient insatiables ; ils requéraient fusil, poudre, brachelets, complet et autres choses encore. Ils se miraient dans une glace et si l'affublement était à leur goût, ils faisaient battre du tambour : c'était le signal qu'on pouvait aller de l'avant.

Le lendemain la même scène recommençait ailleurs.

Marches, maladies, privations, soleil de feu, soif ardente, exploitation affaiblissaient ou peinaient les missionnaires, mais ne les abattaient nullement. Mgr Guillemé aimait à répéter ce trait tout à la louange de Mgr Livinhac : Quand nous remarquions qu'il était plus gai que d'habitude, nous en concluions qu'un contretemps avait fondu sur nous.

Néanmoins, presque tous les jours, ils éprouvaient un véritable serrement de cœur à la vue des

ossements humains qui gisaient ici et là. De pauvres esclaves avaient succombé à la fatigue, à la faim, aux maladies, aux mauvais traitements avant d'atteindre les grands marchés de la côte. Que de fois ne virent-ils pas défiler devant eux des processions de ces infortunés, que de méchants conducteurs poussaient devant eux comme du vil bétail. Les hommes, reliés entre eux par de longues chaînes, le cou assujetti dans des licous cadénassés, portaient de l'ivoire, des peaux à fourrure ou d'autres articles curieux. Aux femmes étaient confiées les provisions de bouche. Quand ces malheureux, exténués de fatigue, faisaient mine de ralentir le pas, leurs infâmes gardiens leur infligeaient une douloureuse bastonnade.

Un jour ils rencontrèrent une file d'enchaînés. Un d'entre eux, par des rechutes répétées, entravait la marche de ses compagnons. Les conducteurs n'ayant pas la clé du cadenas, allaient trancher la tête de l'impotent, sans l'intervention énergique de Mgr Livinhac, qui dépêcha son fidèle Daudi au secours de la victime. Après beaucoup d'efforts il réussit à forcer le cadenas et à dégager le pauvre esclave.

La caravane arriva à Kipalapala le 12 décembre 1885. Cette mission ne comptait que deux années d'existence. L'on devine la joie des voyageurs et celle non moins intense de leurs hôtes. En ces temps héroïques les courriers d'Europe étaient fort rares. Certains missionnaires vécurent une, deux années même, sans recevoir aucune nouvelle des pays civilisés.

Le 19 janvier 1886, le R.P. Charbonnier, Provicar de la Mission du Tanganika — comprenant

alors le Vicariat actuel de ce nom et les territoires adjacents — se dirigea vers Kibanga. Il emmena avec lui le P. Guillemé, désigné pour compléter le personnel de ce poste.

La caravane s'achemina vers Ujiji. C'était une localité importante, tristement célèbre par son trafic d'esclaves.

Le trajet dura presque deux mois. Comme précédemment on fut à la merci des roitelets du pays. Un jour même le P. Guillemé dut, à contre cœur, se dessaisir de sa carabine pour satisfaire les caprices irréductibles de l'un d'entre eux. Que de déconvenues, d'événements attristants marquèrent les étapes de cet interminable voyage!

La bruyante Ujiji n'eut pas le don de charmer les missionnaires. Leurs devanciers avaient fondé, en 1882, une mission en ce lieu mal famé, mais après un essai loyal avaient dû abandonner cette terre déshéritée et se tourner vers des peuplades mieux disposées. Aussi, après quelques jours de repos, ils voguèrent vers Kibanga. Partis d'Ujiji le 13 Mars, ils débarquèrent le jour de la fête de St Joseph.

Kibanga 1886-1889.

Kibanga avait l'aspect d'une forteresse. La nuit des gens armés montaient la faction. On était exposé aux incursions d'une bande de pillards, dénommés les Wangwana. C'étaient des naturels du pays à la solde d'une poignée de négriers arabes. Deux hommes exécrationnels terrorisaient le pays :

Mohammed-ben-Khelfan, plus connu sous le nom de Roumaliza, et Tipo-Tip. Ils approvisionnaient en fusils et en poudre leurs partisans et les lançaient à la poursuite du gibier humain. Deux légions se livraient à cette chasse lucrative. L'une avait ses quartiers à Tabora et faisait des razzias dans l'Ufipa. L'autre partait d'Ujiji, remontait le Lac Tanganika et allait attaquer les villages situés au nord et à l'ouest de Kibanga.

Ces Wangwana saccageaient des villages entiers : ils tuaient les fuyards et garrotaient les personnes sans défense. Mais le plus souvent des roitelets, en guerre avec des voisins plus puissants qu'eux, venaient implorer leur secours. Ces expéditions étaient des plus fructueuses, car le butin était double. On faisait des prisonniers pendant le cours de la bataille, auxquels venaient se joindre les esclaves livrés comme prix du service rendu.

Les signataires de la Conférence Africaine de Berlin (1885) organisaient encore leur campagne antiesclavagiste. C'est pourquoi le P. Guillemé connut les horreurs de cette plaie qui, sans l'intervention des puissances européennes, aurait transformé en désert tout le centre africain.

Les missionnaires de Kibanga faisaient des sorties, des excursions; ils liaient amitié avec les tribus environnantes; ils cherchaient des endroits propices pour construire des succursales ou de futures missions.

Le P. Guillemé, d'une santé plus robuste que tout autre, voyageait beaucoup. Il ne partait jamais sans son fusil, car la contrée était giboyeuse. Il abattait des gazelles pour nourrir ses porteurs

et relever l'ordinaire des nombreux enfants rachetés — qui épiaient son retour le sourire aux lèvres.

Dès qu'il paraissait dans un village éloigné, tous s'enfonçaient dans la forêt ou la brousse voisine et il restait ainsi des heures entières seul au milieu des poules et des chèvres.

Par des visites répétées, il réussit à apprivoiser ces pauvres déshérités — vivant dans des tranches continuelles et à leur inspirer des sentiments de confiance et d'amitié.

Dans ces tournées apostoliques, il s'intéressait à la faune, à la flore, à la minéralogie, à tout ce qui pouvait être d'utilité pratique ou faire tressaillir d'aise : botanistes, ornithologues et autres classificateurs du règne animal ou végétal.

Il expédia à plusieurs reprises en Europe de riches collections de coléoptères, papillons, oiseaux. Des relations circonstanciées accompagnaient toujours ces envois.

Le P. Guillemé allait souvent à Ujiji. Il faisait la traversée du Lac Tanganika sur des pirogues indigènes, versatiles à l'excès et qui devenaient facilement le jouet des flots. Il partait muni d'une escarcelle et d'une brassée de cotonnades. Quand il arrivait sur le marché, les narines des impudents trafiqueurs d'esclaves se dilataient. Les offres commençaient aussitôt. Les infortunés à racheter étaient légion. Chaque enfant, arraché à prix d'argent des mains des ravisseurs, recevait un pagne. Malheureusement les pièces sonnantes ne suffisaient jamais à procurer la délivrance de tous les captifs. Le P. Guillemé, les yeux humectés de larmes, jetait un dernier regard sur ceux qu'il

était impuissant à libérer et regagnait Kibanga.

Les enfants à nourrir et vêtir se nombraient par centaines. On organisait des classes, on défrichait de vastes champs. On moralisait cette gent enfantine par l'enseignement, la prière et le travail. Le P. Guillemé entourait les orphelins de soins et d'affection, mais sa bonté ne dégénéra jamais en faiblesse. Il formait des équipes de menuisiers, de forgerons, de tailleurs, de fabricants de savon, de jardiniers, de forestiers. Il possédait un verger et un potager qui faisaient l'admiration des européens de passage, explorateurs ou aventuriers pour la plupart. Il avait planté une petite forêt d'eucalyptus pour ombrager la maison d'habitation.

De temps à autre, des confrères nouvellement arrivés ou venant de postes voisins étaient heureux de prendre quelques jours de repos à Kibanga. Un jour, un trois-mâts paraît à l'horizon. Il y a grand émoi dans la communauté. Va-t'on subir une attaque? Mais sans tarder la sérénité revient sur tous les visages, car on a identifié le capitaine. C'est le P. Moinet, de la mission de Mpala. Avant de regagner sa résidence, il a voulu rendre visite à ses confrères et leur faire admirer deux gorets de race dont il a fait l'acquisition sur la rive opposée du Lac.

Les grandes solennités ne passaient pas inaperçues à Kibanga. Un buffle, une gazelle, un hippopotame, tués la veille, avaient le don de mettre en liesse les enfants. On organisait même des jeux tout comme sur les places foraines d'Europe. Les garçons goûtaient beaucoup le concours de la chandelle à éteindre. On plaçait sur un escabeau

une bougie allumée. Une carabine à capsules passait de mains en mains. Ceux qui faisaient dépasser la lumière recevaient comme prix une pincée de sel, une poignée d'arachides ou bien quelques bananes.

Parmi ces solennités il faut classer la fête du Cardinal Lavigerie. On racontait aux enfants tout ce que le Primat d'Afrique faisait pour eux. Une année, une groupe vint trouver le P. Guillemé et lui dit : Vous allez certainement complimenter votre grand Evêque, demandez donc à votre Bwana Kardinali une paire de culottes pour chacun de nous.

Ces enfants avaient tellement souffert qu'on n'arrivait pas à refaire la santé de tous. La mort faisait des vides continuels dans les deux orphelinats. Une année on compta jusqu'à 100 décès.

Le diaire de Kibanga contient des détails captivants sur les us et coutumes, les événements fastes et néfastes. Relevons-en un, capable d'émotionner les âmes sensibles. La communauté était réunie pour la lecture spirituelle. Un chat ronronnait, pelotonné tout près d'une chaise. Tout d'un coup il fait un bond et se sauve en toute vitesse. On se lève, on regarde et on ne tarde pas à apercevoir un serpent enroulé sur un barreau d'un des sièges. C'est lui qui avait provoqué cette fuite désespérée.

Mpala 1889-1897. Premières années.

Le 30 décembre 1886, la Propagande avait érigé en Vicariat Apostolique la mission du Tanganika et l'avait confié au R.P. Charbonnier. Celui-ci avait été sacré évêque à Kipalapala par Mgr Livinhac, le 24 août 1887. Hélas! quelques mois après une fièvre pernicieuse l'avait emporté. Une vie éphémère semblait être l'apanage des chefs de mission du Tanganika. Le P. Pascal était mort avant de fouler le sol de son champ d'apostolat; le P. Deniaud, son successeur, avait été percé par la lance de Barundi à l'affût; le P. Guillet n'avait fait qu'un stage de trois ans, terrassé lui aussi prématurément par la maladie.

Mgr Bridoux, successeur de Mgr Charbonnier, débarqua à Kibanga en avril 1889. Il conservait, comme son prédécesseur d'ailleurs, la haute direction des deux Provicariats du Haut-Congo et de l'Unyanyembé (Tabora actuel), détachés du Tanganika en 1886.

On le mit au courant de toutes choses. On aurait désiré le garder plusieurs semaines, mais lui-même tenait à visiter le plus vite possible les autres missions qui relevaient de sa juridiction.

Il s'embarqua avec le P. Guillemé pour Mpala, mission située au sud de Kibanga. Ils arrivèrent à destination le 3 mai 1889.

Lors de la Conférence de Berlin, l'Association Internationale Africaine avait offert deux de ses stations au Cardinal Lavigerie : Karéma et Mpala. La Société antiesclavagiste de Bruxelles avait établi sur les rives opposées du Lac Tanganika

ces deux postes de surveillance pour enrayer les campagnes des marchands de bois d'ébène.

De grands murs à meurtrières protégeaient la résidence contre les incursions des esclavagistes. Une rivière, la Lufuko, coulait en bordure de l'habitation. Cette place avait été longtemps un nid d'Arabes négriers. De là partaient les fameux Wangwana, qui allaient spolier de leur avoir les gens du Rua et les réduire en esclavage.

Le P. Guillemé fut chargé de la direction de cette mission, dont la fondation remontait au 8 juillet 1885. Il aurait voulu parcourir les environs et examiner ce qu'il était opportun d'entreprendre, mais il dut garder la chambre pendant quelque temps — car une maladie d'yeux, contractée à Kibanga, lui interdisait toute sortie et même tout travail absorbant.

Après sa guérison, il consacra sa première sortie au Capitaine Joubert. Cet officier résidait à St Louis, petit village situé à quelques kilomètres de la mission. Qu'était ce militaire, d'où venait-il, quel emploi exerçait-il? C'était un homme de cœur, breton sans peur et sans reproche, qui avait entendu l'appel du Cardinal Lavigerie et était venu au secours des missionnaires, à titre d'auxiliaire armé.

C'est pendant ce voyage que le P. Guillemé débuta dans l'art vaccinatoire. A cette époque la variole faisait de véritables hécatombes sur le continent noir. Les personnes atteintes continuaient à vivre coude à coude avec les bien portantes et alors la maladie décimait des villages entiers. Il préleva et inocula à profusion le virus, à St Louis

et dans les agglomérations avoisinantes et rentra à Mpala le visage radieux. Il avait fait du bien et cette pensée était douce à son cœur d'apôtre. Jusqu'aux dernières années de sa vie, il resta un praticien fervent de la vaccination. Il convoquait les mamans et tandis que les poupons suçaient un fruit, il faisait rapidement sur leurs bras potelés l'égratignure destinée à recevoir le vaccin immunisant.

En 1889, une flottille, sous le commandement d'un certain Rajabu, vint répandre l'alarme à Mpala. Ces pirates étaient à la recherche d'un groupe important d'esclaves qui avaient réussi à s'évader. Ils pensaient que la mission abritait les fuyards et menaçaient de la mettre à sac. Toute défense était impossible.

Le P. Guillemé, dans un élan généreux, risqua sa vie pour sauver celle de ses confrères et celle des esclaves rachetés. Il se dirigea vers le campement de ces hommes sans pitié et parlementa avec eux pendant plusieurs heures. Il revint à la nuit. A son retour plusieurs décharges de poudre crevèrent au dessus de sa tête. On voulait l'intimider et lui donner un avant-goût de l'attaque du lendemain.

La nuit le vent souffla en tempête. Le lendemain matin, le P. Guillemé tout entier à l'angoisse regagna le campement. Il allait poursuivre les conversations de la veille et essayer d'adoucir cette meute sans entrailles. Quel ne fut pas son étonnement : la berge était déserte, il n'y avait plus personne en vue. Quelques boutres éventrés gisaient sur la plage. Les lames du Lac en furie avaient dû emporter les autres à la dérive. Dieu avait protégé les siens et dispersé la troupe ennemie.

Quoique dévoué corps et âme à la mission de Mpala, le P. Guillemé aimait à recevoir des nouvelles de Kibanga. Le 13 avril 1891, voulant ménager une promenade au P. Pruvot et au Frère Etienne, il les conduisit à Kibanga. Les orphelins vinrent en trombe saluer le Bwana Kijana, nous dirions le Père Lajeunesse. C'est ainsi qu'on l'appelait, car le menton restait réfractaire à nourrir une barbe fournie.

Au mois de juillet suivant, les Pères de Mpala accompagnaient au cimetière le corps du P. Vanderstraten — qui avait succombé à un accès de fièvre bilieuse. En ce temps là les deuils étaient fréquents. L'usage journalier de la quinine n'était pas à la vogue malheureusement, disons plutôt, qu'on ne l'avait pas encore préconisée comme remède préventif contre la malaria.

La mort guettait les missionnaires en santé comme en maladie. Depuis 1889 les esclavagistes tenaient sur le qui-vive les missionnaires et autres résidents blancs du pays. Les agents des gouvernements européens barraient désormais la route aux négriers. Les Arabes, acculés à l'inaction, soufflaient l'esprit de révolte parmi leurs partisans noirs, devenus habiles manœuvriers dans la chasse à l'homme.

Roumaliza de Ujiji jouait un grand rôle dans la contrée. Ses acolytes répandaient partout la haine contre les gens d'outre-mer, véritables accapareurs qui avaient voué à la mort la population entière de l'Afrique. On en voulait surtout au Capitaine Joubert qui, tel un preux des siècles passés, volait au secours des villages traqués.

En septembre 1891, deux expéditions d'Européens vinrent tempérer l'ardeur belliqueuse de Roumaliza. L'une d'elles, commandée par le Capitaine Jacques, venait opérer sur les rives du Lac Tanganika. La seconde, qui avait à sa tête le Capitaine Stairs, allait mâter des révoltés dans le Katanga. Les deux s'arrêtèrent à Mpala. Deux mois après, on accordait aussi l'hospitalité au Lieutenant Renier et à Mr Docquier, tous deux envoyés en mission spéciale.

L'événement le plus important de l'année 1891 fut la préconisation du P. Lechaptois, comme successeur de Mgr Bridoux — mort l'année précédente à Kibanga.

Les esclaves rachetés formaient la majeure partie de la chrétienté. On les avait groupés dans quatre villages. Celui du Sacré-Cœur, dont la fondation était due à la générosité d'un bienfaiteur belge, ne comptait pas moins de 200 âmes. En 1891 le P. Guillemé avait racheté encore 62 orphelins.

L'année 1892 fut particulièrement féconde en événements douloureux. Relevons quelques faits seulement.

Le Capitaine Jacques, digne émule du Capitaine Joubert, était allé à la tête d'une petite troupe faire de vertes remontrances à Roumaliza. Pendant son voyage de retour les Wangwana fondirent sur le corps expéditionnaire. Mr Vrithoff fut atteint mortellement et dévoré par des anthropophages. A peu près à la même époque, la colonne Stairs — aux prises avec les révoltés du Congo — perdit également un de ses hommes.

En mai, le P. Guillemé alla faire une visite à

Baudouinville. Il trouva là M. Docquier, alité depuis quelques jours. Il le soigna si bien qu'il le débarrassa très vite de la fièvre opiniâtre qui le minait. Le convalescent, ne sachant comment exprimer sa reconnaissance, prépara en secret la célébration de l'anniversaire de naissance de son médecin bénévole. Il fleurit le réfectoire et força son bienfaiteur à s'asseoir sur un trône de verdure pendant qu'on formulait devant lui les compliments et vœux de circonstance.

Administrateur du Pro-Vicariat.

Le 11 août, la terrible fièvre enlevait un vaillant missionnaire en la personne du P. Marquès, supérieur de Kibanga. Il avait été désigné, en sa qualité de sujet belge, pour remplacer le P. Coulbois, premier Provicairé du Haut-Congo qui devait rentrer en Europe. Il était mort avant qu'on ait eu le temps de faire agréer sa nomination par la Propagande.

Le P. Guillemé administra le Provicariat jusqu'au moment où Rome confia cette charge au P. Roelens (Mars 1893).

En septembre, une épizootie foudroyante s'abatit sur les ruminants et carnassiers de la région. Chèvres, moutons, bovins, chats et chiens crevaient de tous côtés. Les charognards et oiseaux de proie faisaient quotidiennement bombance, car la peste terrassait à l'envi petits et gros mammifères de la brousse. Lions, léopards, gazelles et éléphants payèrent un large tribut à la maladie.

Au milieu de cette atmosphère déprimante un doux rayon jaillissait de temps à autre. Ainsi un jour une nouvelle réconfortante parvint à Mpala. Les Watongwe, peuplade au sud d'Ujiji, après maintes escarmouches contre les troupes de Roumaliza, venaient de leur infliger une sanglante défaite.

En 1893, le P. Guillemé mit en branle des escouades de briquetiers, tuiliers, scieurs de long, menuisiers et dota la mission de Mpala de belles constructions, rappelant les bâtisses de la Maison-Mère.

En juin et juillet, la plupart des chrétiens de Kibanga vinrent supplier le Bwana Kijana de leur assigner un endroit qui deviendrait le lieu de leur résidence. Ils s'installèrent à quelques kilomètres au nord de la mission et le nouveau village fut appelé Sancta Maria. Cet exode était provoqué par la suppression de Kibanga.

En 1894, après la saison des pluies, le P. Guillemé traversa le Lac Tanganika et débarqua à Karéma.

Il rencontra là le P. Dupont, futur Vicaire Apostolique du Nyassa, déjà surnommé Bwana Motomoto (feu-feu) à cause de sa démarche accélérée — rapide comme le feu de la brousse, le P. Dromeaux vétérân des missionnaires du Tanganika et le Frère Jérôme.

Après avoir salué les vivants, il alla porter un souvenir aux morts. Il fit une station devant chaque tombe. Là dormaient leur dernier sommeil des confrères qu'il avait tous connus fort intimement : Mgr Charbonnier, les Pères Carmoi, Pruvot et Josset.

En compagnie du P. Dupont il fit le tour de quelques centres avoisinants. Il voyait tout, s'intéressait à tout : aux constructions, aux essences forestières, aux méthodes d'apostolat, au progrès du christianisme. Il avait une mémoire prodigieuse et pouvait bien des années après faire un récit exact et des plus circonstanciés des choses vues et entendues. Ainsi avait-il retenu l'anecdote suivante. Ils avaient rencontré un certain Kariaria, polygame invétéré et ivrogne incorrigible, qui avait la manie de demander le baptême. La même question revint une fois de plus sur le tapis. Le P. Dupont lui dit : Mon ami, il en faudrait de l'eau pour lessiver ta conscience ! Le bonhomme s'empressa d'objecter : Bwana Motomoto, sache bien que l'eau est moins rare que la bière. Quand donc tu verras que le temps du grand voyage est venu pour moi, tu dépêcheras toutes les femmes du village à la rivière. Toutes ces cruches d'eau suffiront, je l'espère, pour la lessive dont tu parles.

Il vit à l'œuvre le médecin-catéchiste, Adrien Atiman et le félicita pour le bon travail qu'il accomplissait. Le Cardinal Lavigerie avait recueilli quelques esclaves, originaires du Soudan, et leur avait fait suivre des cours de médecine à Malte. Les deux plus connus dans les annales des Pères Blancs étaient Atiman et Faraghit.

A Karéma comme partout ailleurs les missionnaires peinaient beaucoup à la tâche. Voici d'ailleurs quelques lignes fort suggestives du P. Guillemé lui-même, sur ce sujet : "Il faut se faire tout à tous, au spirituel comme au matériel : Prendre soin des âmes, visiter les malades, consoler les affligés, secourir les pauvres, confesser, baptiser,

prêcher à temps et à contre-temps, se faire à l'occasion maçon, charpentier, menuisier, forgeron, briquetier, jardinier et agriculteur en gros et en détail pour faire vivre nos nombreux orphelins. Voilà je pense de quoi occuper un homme. Avec cela il faut prendre le temps de prier et de méditer pour son propre compte, afin de mener de front l'œuvre de sa propre sanctification”.

A son retour de Karéma, il alla faire une excursion dans l'Uruwa. On annonçait la venue de quelques missionnaires. L'heure était donc propice pour entreprendre une nouvelle fondation. Tel était d'ailleurs l'avis du Provicaire, le P. Roelens, nommé l'année précédente — à la suite de la disparition rapide du P. Marquès.

Le 20 novembre 1894, le P. Guillemé, à bord du Bwana Perobo, cingla vers Baudouinville. Le troisième Vicaire Apostolique du Tanganika — trois en neuf ans! — était attendu à Karéma. Le Haut-Congo envoyait une délégation pour aller assister à l'installation de Mgr Lechaptois. C'était pour cette cérémonie qu'on avait appareillé.

Administrateur du Vicariat du Haut-Congo.

Quelques mois après, un courrier d'Europe vint informer le P. Roelens que la Propagande avait érigé le Haut-Congo en Vicariat Apostolique et l'avait investi de la dignité épiscopale (30 Mars 1895).

L'élu partit, le 7 décembre 1895, pour la Belgique où devait avoir lieu le sacre. Il chargea le P. Guillemé d'assurer, pendant son absence, la

direction du Vicariat.

Le Provicairé donna une impulsion à l'œuvre d'évangélisation par la création d'une Ecole de Catéchistes. C'est par ces auxiliaires que se ferait l'emprise du pays. C'est à Mpala même qu'il établit cette école. En 1905 elle fut transférée à Lusaka, à cause de la maladie du sommeil.

Au commencement de 1896, il fit une excursion dans la Haut-Marungu, en compagnie du P. de Beerst. Ils sillonnèrent monts et vallées et découvrirent deux centres bien peuplés.

Il décida aussitôt l'occupation immédiate des deux régions. Un essaim de travailleurs débroussailla, édifia des maisons provisoires. C'est ainsi que Kirundu et Kumano (Lusaka actuel) s'ouvrirent à l'activité apostolique. Les habitations du premier poste ne devaient pas tarder à devenir la proie des flammes.

A cette époque, M. Descamps, ancien Commandant des forces antiesclavagistes du Tanganika, tracassait beaucoup les missionnaires et entravait leur apostolat. Le P. Guillemé recueillit les faits, les coordonna à tête reposée, et voyant que les plaintes de ses collaborateurs étaient des mieux fondées, il n'hésita pas à solliciter une entrevue. Sans arrogance et avec un grand à-propos il réfuta toutes les allégations du militaire.

Le P. Guillemé, qui cumulait la charge de supérieur de Mpala et celle d'administrateur du Vicariat, menait une vie errante. Ces voyages multipliés donnèrent de l'acuité à son esprit naturel d'observation. Ainsi dans ses excursions à travers la forêt ou la brousse équatoriales, il découvrit un gisement de spath calcaire dans la vallée de la

Nanga, entre Mpala et Kirungu; de vastes et mystérieuses grottes à stalactites à Chinchâ; des calcaires carbonifères et marbres blancs dans l'Utombwe. Il ne voyageait jamais en dilettante, mais fouillait du regard toutes les contrées qu'il parcourait.

En juillet 1896, il remit au P. Herrebaut, en partance pour l'Europe, deux cornes de rhinocéros, destinées au musée de Ste Anne de Jérusalem. Pourquoi envoyait-il à Jérusalem plutôt qu'ailleurs ces rares spécimens? Là reposait un de ses frères cadets, le P. Joachim Guillemé, décédé le 13 mars 1892 et membre lui aussi de la Société des Pères Blancs.

Le P. Guillemé combinait ses sorties pour que le travail d'évangélisation ne restât jamais en souffrance à la mission de Mpala. Le personnel n'était pas nombreux: la communauté ne comptait que trois membres, y compris l'administrateur du Vicariat. Souvent il y avait quelqu'un d'altéré aux prises avec cette fièvre équatoriale qui occasionna le trépas de tant de missionnaires. Souvent les bien portants devaient se gendarmer pour faire garder la chambre aux malades, car le délire poussait à des excentricités qui hâtaient le dénouement final. Ainsi un jour on dut ramener de force chez lui un de ces fiévreux qui — posté sous le toit, au gros soleil — clamait à tue-tête: Ah! qu'il fait bon de recevoir une douche d'eau froide!

En cette fin d'année 1896, le P. Guillemé prépara au baptême une promotion d'adultes, fit des instructions à un groupe remuant de premiers communians. Entre deux séances de catéchisme, il allait d'un pas alerte surveiller les chantiers de

briques, de tuiles et la construction d'un pont à arches sur la Lufuko.

L'hospitalité à Mpala était franche et cordiale. Les hôtes disaient : Ce Père Guillemé vous reçoit comme s'il était votre obligé et puis quel charme il met dans ses conversations ! Les missionnaires, de passage ou venus pour solliciter une direction, s'éloignaient — fortifiés et pleins d'une nouvelle ardeur. Le Capitaine Joubert — dont les visites étaient assez fréquentes — venait puiser auprès de son compatriote conseils, consolations et renouveau de zèle pour la défense des opprimés. Commerçants et explorateurs ne passaient jamais en vue de Mpala, sans faire une halte et offrir d'assurer le ravitaillement de la mission ou obtenir des renseignements sur l'objet de leurs recherches.

Parmi les explorateurs qui s'arrêtèrent à Mpala, signalons Mr Foë, auteur de plusieurs livres intéressants — dont l'un, si je ne me trompe, est intitulé : *Aux rives du Lac Nyassa*. Celui-ci, vers la fin de 1896, était à bord d'un boutre sur le Lac Tanganyika. Il voulut faire escale à la mission et fit naufrage à quelque distance de la berge. On courut à son secours et à celui de tout l'équipage. On l'habilla de pied en cap pendant que ses habits séchaient au soleil. Il eut de longues causeries avec le P. Guillemé. Comme il était collectionneur passionné d'oiseaux, insectes etc., il resta tout ahuri, en constatant que son interlocuteur avait des notions exactes sur les classifications et avait déjà expédié à des amis plusieurs spécimens de tout ce qui figurait dans ses collections. Il reçut en cadeau quelques papillons et un superbe Goliath, coléoptère gigantesque de la classe des cétoines.

Le jour de l'Assomption, le P. Guillemé dont la bonté de cœur était grande, voulut procurer une réjouissance de son invention aux chrétiens. A l'issue de la messe, tandis que la foule stationnait devant la maison, une pluie d'oignons s'abattit sur les spectateurs — enchantés de cette aubaine. Un groupe d'enfants, dissimulés derrière les toits, lançaient les bulbes à profusion.

A la fin du mois d'août, le P. Moinet introduisit à Mpala le Commandant Ramsay, gouverneur d'Ujiji. Ce dernier occupait son poste depuis quelques mois seulement. C'était un homme qui voulait se mettre au courant de tout ce qui laissait â désirer au Tanganika. Il venait, dit-il, faire une visite d'amitié à la mission de Mpala. L'entrevue fut des plus cordiales.

En septembre une lettre du Commandant Debergh jeta l'alarme un peu partout. Un nombreux contingent de révoltés était en marche. Il était fort probable que les pillards essaieraient de prendre d'assaut Mpala et les missions voisines. Le P. Guillemé fit aussitôt dérouiller les fusils et fortifier les endroits faibles de l'enceinte. Des éclaireurs circulaient dans toutes les directions et venaient rendre compte de tout ce qu'ils avaient vu ou entendu au chef de la garnison improvisée.

Toutes ces nouvelles ne refroidissaient pas le zèle apostolique du supérieur de Mpala. Il accomplissait son ministère comme par le passé. Il catéchisait, surveillait la construction d'une résidence pour les Sœurs Blanches, soignait ses confrères malades. Il sauva la vie au P. Schmitz, atteint d'hématurie, en lui faisant des injections sous-cutanées de sulfate de quinine. Il donna les

exercices de la retraite annuelle à quelques Frères. Il aimait ces précieux auxiliaires des missionnaires et avait pour eux des attentions délicates. Il les soutenait par des encouragements répétés. Il les interrogeait sur les travaux en cours. Quand il arrivait quelque part, il allait faire une visite au Saint Sacrement et courait aussitôt vers les chantiers. C'étaient alors des questions multipliées comme celles-ci : Frère, combien avez-vous de briques à sécher ? Quand pourrez-vous procéder à la cuisson ? Avez-vous fait votre provision de bois de chauffage pour le four ? Avez-vous trouvé tous les bois de charpente ? Et je suis loin d'avoir épuisé le questionnaire. Il était manifeste qu'il appréciait tous leurs travaux et leur en exprimait sa vive reconnaissance.

Comme tout paraissait calme, le P. Guillemé partit, en novembre, pour Lusaka, mission dont l'installation n'était pas encore terminée. Mais en cours de route il rencontra les missionnaires de ce poste, qui se repliaient en toute hâte, après avoir enfoui les objets les plus importants. On avait signalé une avant-garde de révoltés. Le P. Guillemé rentra donc avec eux à Mpala.

On descendit du râtelier d'armes les fusils récemment astiqués : 50 fusils Remington, 150 à capsules. On dressa un plan de défense. Dès que les hommes aux aguets apercevront au loin l'ennemi, on murera rapidement la porte de l'église et celle de l'enceinte et chacun devra occuper le poste assigné.

Les insurgés ne vinrent pas. C'étaient des guerriers, las de se battre en pays étranger, et qui regagnaient leur patrie — à marches forcées,

Quelques jours après, il y eut une nouvelle alerte. MM. Moray et van Biervliet, agents du gouvernement belge à Mtowa, en avaient apporté l'écho à la mission. Les appréhensions s'évanouirent peu à peu.

En décembre, le P. Guillemé reçut deux courriers le même jour. Trois missionnaires étaient en danger : deux à Kirungu, un autre à Lusaka. Il s'agit toujours de cas d'hématurie. Il se porta sans tarder au secours du P. Debeerst à Lusaka, mais les médicaments n'eurent aucun effet et le malade succomba.

Au commencement de 1897, Mgr Lechaptois traversa le Lac Tanganika et fit une tournée de confirmations dans les postes du Haut-Congo. C'était la première et dernière fois qu'il exerçait là ce ministère, car Mgr Roelens, sacré à Malines par le Cardinal Goossens le 10 mai 1896, allait rentrer dans quelques mois.

Retour de Mgr Roelens.

Mgr Roelens, qui avait une entière confiance en le savoir-faire du P. Guillemé, profita de son séjour en Belgique pour régler maintes questions pendantes avec le gouvernement et créer parmi ses compatriotes un courant favorable aux missions catholiques du Congo.

En août 1897, un exprès vint annoncer au P. Guillemé que Mgr Roelens venait d'arriver à Kirungu. Il alla à ses devants et le mit au courant du travail spirituel et matériel opéré pendant son

absence. Il essaya vainement d'enrayer l'hématurie dont le F. Willibrord était atteint. Le malade expira le 7 septembre.

Le 10 septembre, Mgr Roelens fit son entrée à Mpala. Le lendemain, on offrit un régal aux enfants de la mission : un bouc, un sac de haricots et un paquet de sel en firent les frais. Le soir le F. François trancha le fil qui retenait captif un ballon de papier : celui-ci s'envola aussitôt, au grand ébahissement des spectateurs. Et quelqu'un de proclamer : Les Européens sont de fins sorciers et leur Bwana Evêque est un grand homme.

Mgr Roelens constata avec bonheur le succès obtenu par la méthode catéchistique inaugurée par le P. Guillemé et se proposa de la faire adopter par tous les missionnaires du Haut-Congo.

Peu de temps après on reçût à Mpala une brochure de M. Oberthur, célèbre entomologiste de Rennes. En la parcourant, les confrères furent agréablement surpris de voir que le nom du P. Guillemé figurait aux découvertes des lépidoptères — ou pour parler profane des papillons.

Le 14 octobre, Mgr Roelens demanda au P. Guillemé d'aller exhumer, pour les ensevelir à Mpala, les restes des missionnaires enterrés à Kibanga, six en tout : Mgr Bridoux, les PP. Guillet, Delaunay, Vincke, Marquès et F. Alexandre. Tous avaient été emportés par la fièvre équatoriale, à l'exception du F. Alexandre — terrassé en pleine forêt par un buffle.

Après ce voyage, voici en quels termes émus il parlait de ce premier champ de son apostolat : “Je ne saurais dire quelle impression de tristesse et de mélancolie s'empara de moi, quand je passai sous

ce portail — où j'avais si souvent été reçu par la foule bruyante de nos chers orphelins, alors que je rentrais d'un voyage suivi d'une foule de femmes et d'enfants, arrachés à la serre impitoyable de quelques cruels esclavagistes. Quelle joie, quelle affection me témoignaient alors ces chers enfants, quels transports chez ceux aussi qui reconnaissaient parmi mes rachetés — une mère, une sœur, un frère, un ami... Mais quand je repassai ce portail bien connu : personne, point de bruit, pas âme qui vive. Seule, perchée sur le pignon chancelant, une corneille m'accueillit de son croassement sinistre. Je levai les yeux et je la vis qui s'envolait à tire d'ailes... elle disparut à mes regards. Ah! mon Dieu, puissent comme elle disparaître à jamais les jours mauvais et les heures cruelles passées en ces tristes lieux!

Cette année-là, comme si les enfants avaient eu le pressentiment que le P. Guillemé allait les quitter pour de bon, la St Mathurin revêtit un caractère plus solennel et plus bruyant que par le passé. Les échos retentirent et portèrent au loin le refrain du jour : Bwana Kijana anapenda watu, na watu wanapenda. Le Bwana Kijana aime tout le monde, aussi tout le monde l'aime!

Le lendemain de sa fête, il partit en tournée dans l'Utombwe — en compagnie du P. Schmitz. Ils allaient reconnaître les endroits les plus peuplés de la région et choisir le lieu le plus favorable à l'établissement d'une succursale. Ils recueillirent au Ngaza quelques échantillons de roche riches en fer. D'ailleurs un peu partout ils rencontrèrent des fonderies primitives.

Le 14 novembre on apporta vivant à la mission

un python de trois mètres de long. Surpris dans la bananeraie, il s'était laissé prendre bêtement par la tête et la queue. On l'attacha au pied du mât et tout le monde put le contempler à loisir. Enfin le P. Guillemé le fit assommer et dépouiller de sa peau. C'était là un nouvel article qu'il ajouta à toutes les curiosités qu'il possédait déjà. Depuis quelque temps il serrait soigneusement dans des caisses : papillons, coléoptères, coquillages, figurines fabriquées avec de la terre contenant de l'amiante, cristaux etc.etc. Dans un flacon, on voyait nageant dans l'alcool — un petit serpent, pas plus gros que le petit doigt. Il avait dans la gueule un œuf, d'oiseau allez-vous dire, non — mais un œuf de cane. Le glouton avait été saisi juste au moment où il avait consommé son vol.

Il préparait tous ces colis, car il venait de recevoir une lettre de la Maison-Mère, l'invitant à rentrer en Europe.

Le 24 eut lieu le baptême solennel et le lancement d'un boutre, l'Anna Maria et le lendemain le P. Guillemé quitta la mission de Mpala.

Il passa par le Nyassa. On disait que cette voie était plus rapide que celle qu'il avait suivie autrefois. Le steamer fit escale tout près de Mponda. Il s'empressa de faire un pèlerinage à la mission du même nom, fondée le 28 décembre 1889 et abandonnée pour des motifs purement politiques le 16 juin 1891. Là aussi les missionnaires avaient vécu des heures tragiques, incertains la veille de la sûreté du lendemain.

Le P. Guillemé ne se doutait pas que la Providence lui réservait le Nyassa comme champ futur de ses activités apostoliques.

Séjour en Europe 1898-1899.

Le P. Guillemé fit un stage de quelques mois à la Procure de Marseille. Quand il avait un moment libre, il se rendait dans les grands entrepôts d'outils aratoires et autres. Il avait vite distingué les coins ou les rayons où se trouvaient les instruments utiles ou pratiques et il prenait des notes sur un carnet.

Dès qu'il put s'éloigner de la Procure, il entreprit des voyages en France et en Belgique. Il visita des familles amies, des parents de missionnaires, des bienfaiteurs. Partout on louait son amabilité, on était sous le charme de sa parole. Il donnait des conférences goûtées de tous les auditeurs. Ses récits, de bonne allure, étaient émaillés d'anecdotes édifiantes et amusantes. Il avait un style clair, imagé, coulant et je dirai même littéraire.

Il profita de son séjour en Europe pour faire la grande retraite d'un mois, si recommandée par St Ignace.

Provinciaire du Nyassa 1900-1904.

Les Supérieurs Majeurs de la Société des Pères Blancs connaissaient les qualités éminentes du P. Guillemé. Au lieu de le renvoyer au Congo, on lui demanda d'aller se mettre à la disposition de Mgr Dupont.

En 1897, la Propagande avait érigé un nouveau Vicariat Apostolique, celui du Nyassa. Il englobait

les Vicariats actuels du Bangwéolo, Luwangwa, Nyassa et Shiré et la Préfecture de Fort-Jameson. Le titulaire, Mgr Dupont avait été sacré à Kayambi, le 15 août 1897, par Mgr Lechaptois. Lui aussi avait été ébranlé par les fièvres équatoriales et un retour urgent en Europe, pour refaire ses forces, était nécessaire. On lui donnait donc un administrateur expérimenté en la personne du P. Guillemé et ainsi la marche en avant du Vicariat était assurée.

Le P. Guillemé, parti de Marseille le 19 mai 1899 à la tête d'une petite caravane, atteignit Kayambi le 29 juillet.

Après quelques jours de repos, il se remit en route et parvint le 21 août à Chilubula, résidence du Vicaire Apostolique.

On avait décidé la fondation d'une mission à Kilonga, en plein pays Babisa. Le P. Guillemé indiqua minutieusement tout ce qu'il fallait prendre et quand tous les bagages furent prêts, les PP. Molinier, Foulon et lui s'engagèrent dans les sentiers tortueux de la brousse. Dès qu'un porteur signalait la présence d'un troupeau d'antilopes, la caravane stoppait et le P. Guillemé manœuvrait aussitôt pour le surprendre et faire feu. Une pièce de venaison donnait du jarret aux hommes. Ils avaient hâte d'arriver au campement et faire des grillades à les rendre malades. Il faut avoir vu l'appétit des noirs pour se faire une idée de leur pouvoir d'absorption.

Le P. Guillemé choisit l'emplacement de la maison d'habitation, du jardin et après avoir indiqué aux deux jeunes Pères la méthode à suivre au début d'une mission, rentra à Chilubula. Il profita

de l'occasion pour explorer les rives du Lac Bangwéolo.

Le 16 octobre 1899, Mgr Dupont partit pour la France et laissa le P. Guillemé à la tête de son immense Vicariat.

Le nouvel administrateur fit des séjours plus ou moins prolongés à Chilubula, Kayambi et Kilonga, rayonna de tous côtés, prit des notes, mûrit la création d'autres centres d'apostolat.

En novembre 1900, hanté par l'échelonnement de postes de mission entre Chilubula et le lointain Lac Nyassa, il entreprit avec le P. Molinier un grand voyage dans les vastes plaines de la Luwangwa. Il songeait à un établissement dans ces parages d'où il pourrait s'avancer graduellement vers les limites extrêmes du Vicariat. Les explorateurs éprouvèrent très peu d'enchantements. Ils peinaient et suaient à grosses gouttes pendant le jour, sans cesse assaillis par les tsetsé, exténués par la chaleur et une soif dévorante. La nuit des myriades de moustiques les incommodaient sans répit et s'ils parvenaient à s'assoupir, c'était pour s'éveiller en sursaut aux aboiements lugubres des hyènes ou aux rugissements effrayants du lion.

Une épidémie de variole sévit, en 1901, dans les environs de Chilubula. Le P. Guillemé vaccina lui-même plus de 1500 personnes.

Diverses sectes protestantes s'étaient établies au Nyassa et s'étaient entendues à l'amiable pour délimiter leurs zones respectives d'influence. Le P. Provicaire était au courant de tout ce qui se passait dans cette partie sud du Vicariat. La fermeture forcée de Mponda avait été désastreuse. Il fallait recommencer et le plus vite possible,

sinon le Nyassa deviendrait un pays purement protestant. Il laissa provisoirement de côté les plaines de la Luwangwa et résolut d'aller installer des missionnaires au milieu des peuplades de l'Angoniland — comme on disait à cette époque. Il était inadmissible que le Vicariat n'eût pas de missions dans le pays du Nyassa dont il portait le nom.

Le 28 avril 1902, il gagna par étapes Karonga, au nord du Lac. Il prit passage sur un steamer et débarqua non loin du poste actuel de Ntakataka. Il fixa sa tente en maints endroits, prit des renseignements de divers côtés, parcourut le pays sans précipitation. Dans ses pérégrinations il aboutit à Nzama. Les Pères de Montfort — que Mgr Dupont avait appelés — venaient d'occuper cet endroit et pleins de zèle comme leur fondateur jetaient à pleines mains la semence. Après avoir mûrement réfléchi, comme c'était son habitude, il décida la fondation immédiate de deux missions : l'une à Chiwamba et l'autre au Mua. Il écrivit aussitôt à Chilubula, désigna le personnel nécessaire et en attendant leur venue, il continua à rayonner dans les contrées qu'il convoitait.

Une fois — non loin de Ciwamba — il rencontra des prédicants boers de d'Afrique du Sud. L'entretien fut bref. Ils lui dirent que sa présence en ces lieux les étonnait fort. Ils ne supporteraient pas de concurrents dans un pays où leur influence s'étendait partout. Ils lançaient sur lui des regards menaçants et leurs paroles ne respiraient pas l'aménité. Le P. Guillemé, ce jour-là, comprit qu'il avait en face de lui des ennemis implacables. Mais ces propos hostiles, au lieu de l'abattre, infusèrent

au contraire en son cœur d'apôtre une ardeur nouvelle.

Un courrier de Chilubula lui annonça qu'on avait soigné, d'après le procédé préconisé par lui, deux anglais atteints de l'hématurie et qu'ils étaient convalescents.

Enfin les missionnaires le rejoignirent. Il présida lui-même aux premiers travaux d'aménagement et regagna le nord du Vicariat par la voie de terre.

Dans les environs de Fort-Manning, il choisit l'emplacement d'une troisième mission : celle du Buwa qui prit plus tard le nom de Kachébéré. C'est là qu'on lui remit un pli de M. Richard Good, Secrétaire de la North Eastern Rhodésia. Celui-ci le remerciait chaudement d'avoir, par un traitement intelligent et efficace, sauvé la vie à MM. Cookson et Melland, officiers de l'état civil, atteints de la fièvre hématurique.

Rentré à Chilubula, il fit des rapports, coordonna les notes prises au jour le jour et répondit aux diverses lettres accumulées sur son bureau — pendant son absence. Ce travail fini, il alla visiter à nouveau les missions du Bangwéolo. Partout il s'informait de l'état de santé de chaque missionnaire, de l'ordinaire, des constructions, du jardin et par dessus tout des progrès et des difficultés de l'évangélisation. Il savait reconforter, donner de sages conseils et résoudre à la satisfaction de tous les questions les plus diverses. Il allait parfois à la cuisine et faisait des démonstrations pratiques sur la manière de préparer tel ou tel plat. Il faisait part des recettes qu'il connaissait et elles étaient fort variées.

Quand il était à sa résidence, il surveillait lui-même plusieurs travaux — pour que les missionnaires pussent s'adonner au bien des âmes. A Chilubula il organisa des chantiers de briques, de tuiles, fit du jardinage en grand et détourna à cet effet les eaux de la rivière.

Après le départ des ouvriers commençait vraiment pour lui le travail en chambre. Il lisait, préparait des articles pour diverses publications, approfondissait telle ou telle question. Il n'aimait pas le vague, l'à peu près. Il ne pouvait supporter les inexactitudes, les paroles en l'air. Il rectifiait, sans aigreur ni morgue, les données erronnées. Lui-même était soucieux d'étendre ses connaissances. Il avait souvent recours aux dictionnaires ou aux encyclopédies pour élucider tel ou tel point. Il avait le talent d'expliquer clairement les matières qu'on ne connaissait que vaguement. Les hôtes gardaient toujours un bon souvenir des conversations qu'ils avaient eues avec lui.

Le 21 mars 1903, le P. Guillemé repartit pour l'Angoniland. Il lui tardait de revoir les missionnaires de là-bas, qui bataillaient sans trêve ni merci contre les Protestants.

Il séjourna quelques jours à Kachébééré. Les missionnaires venaient d'arriver : ils débroussaillaient, faisaient des plans. Il leur donna des directions fort précises, comme il avait l'habitude de le faire, et se rendit à Chiwamba, puis au Mua. Il revint sur ses pas et transféra à Likuni le personnel de Chiwamba. Le nouvel emplacement permettrait d'atteindre une population plus dense, à la veille d'être circonvenue par les prédicants de l'hérésie.

En septembre il se porta aux devants de quelques missionnaires, venant d'Europe. Il en retint deux comme collaborateurs et lança lui-même la mission de Nguludi, non loin de Blantyre. Il attendit là le retour de Mgr Dupont.

En mai 1904, il mit à exécution le projet de fonder une mission dans les plaines de la Luwangwa. Il voulait à tout prix établir un trait d'union entre la partie nord et la partie sud du Vicariat. Il envoya trois missionnaires fixer leur demeure à Kambwiri. Cette mission, en plein centre musulmanisé, n'eut qu'une existence éphémère.

En juin 1904, il rendit compte de sa gestion à Mgr Dupont. Il était prêt à rentrer dans le rang et occuper la place qu'on lui assignerait, mais une lettre des Supérieurs Majeurs lui apprit qu'il était investi d'une nouvelle charge : celle de Visiteur des missions du Haut-Congo, Tanganika et Nyassa.

Le 3 décembre 1903, un décret de la Propagande avait créé et confié aux Pères de Montfort la Préfecture du Shiré. Heureuse amputation faite aux dépens du Vicariat du Nyassa ! Car ce territoire compte aujourd'hui plus de 100,000 catholiques. Au lieu de rester inactif, le P. Guillemé surveilla le déménagement de la mission de Nguludi, située presque au centre de la nouvelle Préfecture



Visiteur 1905-1906.

En attendant les instructions des Supérieurs Majeurs, le P. Guillemé accompagna Mgr Dupont dans les diverses stations de l'Angoniland.

Le 26 janyier 1905, un pli de Mgr Livinhac, Supérieur Général des Pères Blancs, lui parvint à Likuni.

Le 2 février commença sa vie errante. Il gagna le Tanganika par la voie du Lac Nyassa.

Du 20 février au 16 mai, il visita Mkulwe, Zimba, Kala, Kirando, Utinta et Karéma.

Pendant trois mois consécutifs il remplit le même office dans les postes du Haut-Congo : Lusenda, Mpala, Lusaka, Lukulu, Luisi, Baudouinville.

Il fit un second stage dans quelques missions du Tanganika et finit sa tournée par la visite de Chilubula et Kayambi.

Partout il regardait, écoutait, interrogeait, donnait à chacun des conseils appropriés, entretenait la vie de famille, stimulait, complimentait, laissait dans chaque mission une carte de visite — pleine d'avis sages et de paroles réconfortantes. Voici d'ailleurs les appréciations d'un missionnaire, qui résumait fort bien les bienfaits de son passage : “Cette visite, trop courte selon nos désirs, nous fait vivement regretter qu'un Visiteur ne vienne pas nous voir de la sorte — chaque année et nous apporte, avec les conseils de sa longue expérience, un nouveau courage et de nouveaux stimulants.”



Chapitre Général de 1906.

Vers la fin de 1905, le P. Guillemé serra une seconde fois dans des caisses des curiosités de toutes sortes, car il devait aller assister au Chapitre Général de la Société — qui tiendrait ses assises en 1906.

Il emmena avec lui le P. Louveau, supérieur du Mua, dont l'état de santé inspirait des craintes. Ils durent séjourner quelque temps à Beira. Il lia connaissance avec un touriste, épris des sites africains, des mœurs et coutumes des diverses tribus du continent noir. Ce monsieur, enthousiasmé par les récits du P. Guillemé, s'enhardit à lui demander une faveur : celle de l'accompagner à Umtali, pays autrefois renommé pour son or et ses pierres précieuses. C'est ainsi qu'il lui fut donné d'aller voir le royaume présumé de Monomotapa. Quand les portugais s'établirent à Mozambique vers la fin du quinzième siècle, le nom de ce puissant monarque indigène était sur toutes les lèvres. Les Pères Jésuites auraient baptisé plus tard un de ses successeurs.

Le séjour du P. Guillemé en Afrique du Nord ou en France ne dura que quelques mois (23 mars — 25 juillet 1906.)



Supérieur Régional (1906-1911).

Il s'embarqua à Marseille le 25 juillet à destination des mêmes Vicariats, qu'il avait parcourus à titre de visiteur l'année précédente. Il venait d'être nommé Supérieur Régional. Dans les congrégations religieuses ou Sociétés missionnaires il est souvent question de Visiteur et de Régional. Le Visiteur — je donne ces renseignements pour les séculiers que ces termes pourraient dérouter — remplit une mission transitoire au nom du Supérieur Général; le Régional au contraire est un représentant permanent du même Supérieur Général, spécialement chargé de veiller à l'observation des Règles de l'Institut.

Pendant cinq ans le P. Guillemé fut l'hôte, à plusieurs reprises, d'une trentaine de missions appartenant à trois Vicariats bien distincts : le Tanganika, le Haut-Congo et le Nyassa.

Nous ne pouvons le suivre dans ses continuelles pérégrinations. Qu'il nous suffise de dire que partout son arrivée dilatait les cœurs. On jouissait de sa présence, car il était avenant, de bonne humeur et habile dans l'art de ranimer les courages. Voici quelques glanes des réflexions qu'on faisait après son passage. "Nos cœurs ne sauraient oublier de sitôt le bien qu'il nous a fait par ses sages conseils." "Arrivée du R. P. Guillemé. Il se retrouve en pays de connaissance. Tous nos chrétiens ont été instruits par lui. Grâce à une mémoire surprenante, il sait encore appeler la plupart d'entre eux par leur nom. Les missionnaires surtout, qui comptaient depuis longtemps les jours, se proposent de mettre à profit la grande

expérience de notre cher Régional et de solliciter sur toutes leurs difficultés ses sages avis”.

Ce n'étaient pas des visites uniformes. Il voyait ce qu'il manquait, ce qu'il était à propos d'entreprendre; il indiquait les méthodes qui avaient réussi ailleurs. Il parlait en connaisseur. Il exprimait des désirs et quand il le jugeait opportun il n'avait pas peur d'intimer un ordre. Ici il donnait une leçon pratique de pêche, là il indiquait les conditions d'une bonne charpente; ailleurs il faisait des plans de constructions etc. etc.

Dans ses tournées il revenait sans cesse sur l'usage de la quinine. Était-on fiévreux, il demandait aussitôt : Prenez-vous régulièrement, c'est à dire tous les jours, une dose convenable de quinine? Il répétait sans se lasser : Que n'a-t'on soupçonné plus tôt les bienfaits de ce remède préventif! Père, Père, c'est là le spécifique de la fièvre équatoriale! Il soutenait à l'égal d'un dogme que l'absorption quotidienne de 25 centigrammes de quinine empêchait d'avoir l'hématurie; il soutenait aussi que ceux qui prenaient habituellement de la quinine — pouvaient se débarrasser d'une fièvre ordinaire, en doublant la dose. Depuis que dans toutes nos missions on a suivi cette prophylaxie vivement recommandée par le P. Guillemé, les diaires ont fini de signaler des cas d'hématurie. En 1906, au Haut-Congo cette maladie fit une éclaircie impressionnante dans la troupe apostolique de ce Vicariat. Aussi lui devons-nous un large tribut de reconnaissance.



EPISCOPAT (1911-1942)

Successesseur de Mgr Dupont.

Le P. Guillemé venait de terminer pour la deuxième fois la visite des stations du Tanganika et faisait, à Baudouinville, le plan de ses courses futures — quand lui parvint la nouvelle de sa promotion à l'épiscopat, datée du 24 février 1911. Il succédait à Mgr Dupont, démissionnaire pour raisons de santé.

A cette nouvelle un missionnaire écrivait : “Si tous les missionnaires du Tanganika et du Haut-Congo regrettent le départ de leur sympathique Supérieur Régional, ils félicitent les confrères du Nyassa du choix du Saint Père. Que pendant de longues années encore le bon Dieu conserve à Mgr Guillemé sa forte santé et sa vigueur, et qu'il le comble de ses meilleures grâces pour la sanctification du troupeau qu'il lui a confié”.

Les bulles arrivèrent dans les premiers jours de juin. Il entra en retraite et reçut à Baudouinville, le 18 juin 1911, des mains de Mgr Huys, la plénitude du sacerdoce. Dans ses armes figuraient une croix, un cœur — le Cœur Sacré de N. S. La devise était celle dont il poursuivait depuis longtemps la réalisation : *Oportet Illum regnare*. Il faut qu'il règne. D'ailleurs, pour le dire en passant, il ne fit jamais parade de son titre épiscopal, ni de son blason. Sur les pièces officielles il imprima toujours le sceau de son prédécesseur.

Le 25 juillet il arriva à Kayambi et quelques jours après à Chilubula. Ce fut une bien grande joie pour les missionnaires de recevoir, comme évêque, celui qu'ils avaient appris à connaître, à estimer et à aimer comme confrère, depuis déjà de longues années.

Il parcourut rapidement la correspondance qui concernait l'administration du Vicariat et alla voir sur place l'état des œuvres de chacune des cinq stations du nord. Il examina attentivement toutes les bâtisses, décida de construire ici une école, là une écurie, ailleurs une chapelle. Il s'enquit des méthodes d'apostolat, pressa partout l'extension de chaque mission et recommanda de rayonner le plus loin possible.

Le 21 février 1912 il débarqua à Ntakataka. Pendant plusieurs mois, de concert avec les missionnaires de l'Angoniland, il étudia la meilleure voie à suivre pour assurer l'avenir spirituel et temporel de cette partie de son immense territoire.

Il apprit que le général Manning, Gouverneur du Nyasaland, devait aller introniser Kachindamoto — un des grands chefs des rives du Lac. Il voulut à tout prix être présent à cette solennité. Le 30 mai 1912, il eut une entrevue avec son Excellence. L'entretien fut amical et en quelques minutes il obtint la solution de plusieurs questions — qui auraient exigé une volumineuse correspondance.

Au Mua, il réunit les Pères en conseil et leur dit à peu près ceci : Il est temps de jeter les fondements d'un petit séminaire. Je n'ai pas pour cette œuvre de personnel disponible. J'ai recours à votre dévouement. Essayez de concilier le

travail paroissial et celui de l'éducation d'enfants chez qui vous remarqueriez l'éveil d'une vocation sacerdotale. Occupez-vous du recrutement de cette école et organisez des études appropriées.

De passage à Bembéké, pays absolument déboisé, Mgr Guillemé donna l'idée de chauffer les fours à briques avec des roseaux. On suivit le conseil et le résultat fut des plus convainquants.

Division du Vicariat du Nyassa.

On avait demandé la division du Vicariat Apostolique du Nyassa. Le projet avait été transféré à Rome. En février 1913, la S.C. de la Propagande créa un nouveau Vicariat: celui du Bangwéolo et Mgr Larue, sacré le 2 avril de la même année, en devint le premier Vicaire Apostolique. La partie sud conserva le nom primitif et Mgr Guillemé en resta le titulaire.

Au moment de la division, le Nyassa comprenait cinq missions: Kachébébé, Likuni, Bembéké, Mua et Ntakataka. Partout les missionnaires continuaient à donner l'assaut aux calvinistes, tout étonnés de l'audace des Romains (entendez de l'Eglise romaine).

Mgr Guillemé demeura à Kachébébé pendant quelques mois et enfin choisit Bembéké comme lieu de sa résidence.

Dès le début de son séjour définitif au Nyassa, il prescrivit deux choses qui ont toujours été en vigueur: solenniser le mieux que l'on pourrait le premier vendredi de chaque mois, faire chaque

année une semaine d'instructions catéchistiques à tous les chrétiens.

Juste avant la grande guerre de 1914-1918, il fonda le poste du Mpangwe, dans la Rhodésie du Nord. Il le dédia au Sacré-Cœur.

Pendant la Grande Guerre.

La guerre mondiale obligea Mgr Guillemé d'ajourner toute nouvelle fondation. Non seulement il ne reçut aucun renfort pendant ces années de tourmente, mais encore il mit à la disposition du Gouvernement 12 missionnaires, comme infirmiers ou conducteurs des caravanes chargées du ravitaillement des troupes. A un moment donné une crise de portage s'étant fait sentir, il écrivit aux supérieurs : Fermez un peu plus tôt vos écoles et conseillez à vos catéchistes d'offrir leurs services. Les catholiques doivent donner le bon exemple, même celui du patriotisme. Il accepta d'emmagasiner, à Ntakataka, des approvisionnements et chargea un Père de les faire transporter sur la rive du Lac, dès qu'un steamer était signalé.

Une année, il prolongea son séjour au Kachébéré parce que les missionnaires étaient trop affairés. Il prépara lui-même au baptême un groupe d'adultes. Il voulut également assurer le service dominical dans plusieurs succursales.

Kachébéré était alors très fréquenté. Les voyageurs s'arrêtaient pour prendre un peu de repos; quelques uns demandaient un gîte pour la nuit. Mgr Guillemé recommandait l'amabilité et l'hos-

pitalité cordiale. Cela crée, disait-il, des sympathies et réforme les idées des protestants sur l'Église Catholique.

Quand il était au Bembéké, il se constituait le vicaire du P. Boyer : il faisait des baptêmes, pansait des plaies, disait la messe paroissiale, surveillait la cuisine, jardinait, agrandissait une plantation d'eucalyptus, faisait des fromages délicieux. Il avait aussi quelques ruches, visitées parfois par le ratel — quadrupède fort friand de miel.

Ces petites entreprises le distrayaient, mais ne l'absorbaient pas. La moindre demande ou consultation le trouvaient dispos d'esprit et de cœur. Il répondait à toutes les lettres ponctuellement et clairement. Il débrouillait les cas perplexes et leur donnait une solution sage et des plus satisfaisantes. Tout comme le Cardinal Lavigerie il refrénait la précipitation et le zèle intempestif. Au début, disait-il, il faut choisir parmi les plus intelligents, laisser les moins doués pour plus tard. Ces derniers ne comprennent pas grand chose aux mystères de la religion et pourraient donner de mauvais exemples.

Il voulait qu'on gardât quelques jours à la mission, après leur baptême, les adultes régénérés — pour les initier aux pratiques chrétiennes.

Il demandait qu'on fit aux vieux et aux vieilles un catéchisme à leur portée. Quand on aura réussi à leur apprendre les vérités indispensables, on devra se considérer heureux. On ne doit pas les délaisser et leur procurer à tout prix la grâce du baptême. Tel n'était pas l'avis d'un hôte. Mgr Guillemé venait de baptiser et confirmer un groupe d'arrière grand'mères. Après la cérémonie elles

vinrent s'accroupir devant lui, comme demande l'étiquette en pays noir. Le voyageur lui demanda : Que signifie cette assemblée ? Et Monseigneur de répondre : C'est le plus beau jour de leur vie. Elles ont reçu le baptême ce matin même. Stupéfait l'interlocuteur osa risquer : Il faut avoir du courage au cœur et le diable au corps pour s'intéresser à ces épaves de l'humanité. Vous prêtres, vous êtes seuls capables d'un pareil dévouement. Cependant je trouve que vous baptisez les gens bien tard dans ce pays. Chez moi on les baptise après la naissance...

Au début de la guerre de 1914, la révolte d'un prédicant noir, John Chilembwé, en vrai disciple de Monroe cria : l'Afrique aux Africains. Fanatisés, ses adeptes se ruèrent sur les Européens des environs. Trois blancs furent tués, la mission catholique de Nguludi saccagée. Les Pères de Montfort, au courant de ce qui se tramait, avaient averti les autorités, mais celles-ci ne firent rien, car partout on a l'habitude de dauber sur la crédulité des missionnaires. On nomma naturellement une commission, chargée d'enquêter sur les causes prochaines et éloignées de l'émeute. L'instigateur de la révolte était un pasteur. Qu'enseignait-il et qu'enseignaient toutes les autres sectes établies dans le Protectorat ? La commission convoqua donc à sa barre tous les Chefs de mission — entendez par là Protestants et Catholiques. Mgr Guillemé exposa devant les enquêteurs les principes et les méthodes de l'apostolat catholique. Il insista sur l'imprudence qu'on commettait en distribuant des Bibles à tous venants. La lecture de ce livre, par des partisans du libre examen, suscitait des illuminés

dont l'action était franchement désastreuse dans des pays neufs. L'audience ne dura pas moins de deux heures. Le Chef de mission du Nyassa parla avec aisance, clarté et enchaînement et captiva l'attention d'un auditoire plutôt hostile à l'Église catholique.

Le 19 juillet 1919, on fit dans tout le Protectorat des réjouissances publiques, pour fêter le traité de paix. Mgr Guillemé, accompagné des PP. de Chatouville, Paradis, Champmartin et Lesueur, se rendit à Dedza pour cette circonstance.

Dans le Vicariat on célébra l'heureux événement, par l'érection d'une chapelle votive à la Sainte Vierge au Mua et par l'embellissement d'une autre au Kachébéré. Mgr Guillemé avait fait le voeu — conjointement avec tous les missionnaires — de glorifier ainsi la Mère de Dieu, si elle daignait étendre sa protection maternelle sur les personnes et les œuvres du Vicariat pendant toute la durée de la grande tourmente.

Chapitre de 1920.

Le Chapitre de la Société aurait dû se tenir en 1918, mais on attendit la rentrée dans leurs missions respectives des mobilisés de guerre — avant de convoquer l'honorable assemblée.

En janvier 1920, Mgr Guillemé confia au R.P. Honoré, le doyen du Nyassa, la direction du Vicariat pendant son absence et partit pour le Chapitre. Avant son départ, on l'avait averti par lettre que le Gouvernement voulait réformer la

loi sur le mariage. Il écrivit aussitôt aux missionnaires : "Je demande au R.P. Provicair de faire tout le possible pour que notre Mission soit représentée à cette Conférence, afin d'obtenir que cette loi soit acceptable pour les Catholiques.

Les bateaux étaient encombrés de passagers à cette époque. Depuis Mombasa jusqu'à Marseille, Mgr Guillemé occupa une cabine de fortune, en compagnie de plusieurs de ses collègues dans l'épiscopat des Grands Lacs — qui allaient eux aussi assister au même Chapitre Général.

Il y eut un soir un moment d'hilarité générale dans la cabine des évêques. Mgr Guillemé venait de rentrer, suivi par un mouton assoiffé. Toujours compatissant même pour les bêtes, il avait mis à la porte de la cabine un récipient plein d'eau. L'animal buvait à longs traits et ses coups de langue sonores imitaient de loin les gémissements des personnes aux prises avec le mal de mer. Un des Vicaires Apostoliques s'éveilla en sursaut et s'adressant à son voisin : Vous êtes donc bien mal. Que pourrai-je faire pour vous soulager ? Il tourna le bouton et tous virent le mouton qui aspirait toujours gloutonnement.

Après le Chapitre, Mgr Guillemé alla à Rome voir le Saint Père et lui exposer la situation de son Vicariat. Il aimait à rappeler cette entrevue inoubliable pour lui. Il relatait les questions et paroles aimables et fortifiantes de l'auguste Pasteur de l'Eglise. Il eut aussi un long entretien avec la sainte fondatrice de la Sodalité de St Pierre Claver, Thérèse-Marie Ledochowska. Il lui exprima sa vive reconnaissance pour tous les dons que cette Oeuvre méritoire lui avait fait parvenir.

Il assista aux grandes solennités qui marquèrent la béatification des martyrs de l'Ouganda.

Fondations nouvelles.

En avril 1921, Mgr Guillemé rentrait à sa résidence, au Bembeké, après une absence de 14 mois. Les prix de toutes choses avait haussé, les salaires avaient suivi le même rythme. Il fit allusion au nouvel état de choses dans le Rapport annuel, puis il ajouta spirituellement : "L'Eglise, qui ne consacre que trois jours de l'année aux lamentations, m'indique que ces trois lignes suffisent pour le Nyassa. Pour aller de l'avant avec courage, il ne faut pas trop considérer le passé, mais plutôt ses devoirs envers le présent, en le prenant tel qu'il est, pour en tirer le meilleur parti et préparer l'avenir."

Au mois d'août, il convoqua en synode vicarial des supérieurs des postes. Il voulait les entendre, examiner avec eux l'état d'esprit des populations et continuer l'extension du Royaume de Dieu dans ce grand territoire que lui avait confié le Saint Siège.

Mgr Guillemé, qui poursuivait toujours le rêve d'établir une mission vers les régions de la Luwangwa, dut attendre l'année 1923 avant de pouvoir le réaliser. Il avait fallu réorganiser le petit séminaire — œuvre primant toutes les autres, le rendre indépendant de toute mission et en constituer le personnel. Enfin en juin 1923, il envoya le P. Julien — qui onze ans plus tard devait lui succéder comme Vicaire Apostolique — planter la

tente à Minga. Ce n'était pas encore l'occupation de la Luwangwa, mais cette contrée allait entrer dans le rayon d'influence des missionnaires catholiques.

La fondation de Minga souleva des orages. Les prédicants calvinistes répandirent maintes calomnies sur les papistes, êtres exécrables et parfaitement dignes de la damnation éternelle. Ils prédisaient le prochain départ de ces perturbateurs, car le Gouvernement s'obstinait à leur refuser la construction du moindre pied-à-terre et un officier de l'état civil leur avait enjoint de quitter les lieux. Les missionnaires, soutenus par leur évêque, continuèrent à vivre sous la tente et poursuivirent, l'âme sereine, leurs courses évangéliques. Ils attendaient, sans peur et sans reproche, l'expulsion par la main armée. Sainte Thérèse de l'Enfant Jésus, patronne de la nouvelle mission, valait à elle seule une milice. Elle la protégea. Une année après Mgr Guillemé eut la chance de voir à Kachébéré le Gouverneur de la N. Rhodésia, qui allait prendre possession de sa charge. Il plaïda si bien la cause de Minga que ce jour-là son existence légale fut reconnue.

En 1924, Bembéké eut l'honneur de recevoir deux groupes intéressants de visiteurs, qui furent charmés tous les deux de l'accueil franchement cordial de Mgr Guillemé. Vers la fin de mars six gentlemen, venus d'Angleterre pour filmer les principaux faits de la vie de Livingstone, demandèrent l'hospitalité. Quelques uns d'entre eux restèrent à la mission une semaine entière, parce qu'ils étaient souffrants. Les valides ne manquèrent pas de faire l'ascension d'un pic et de contempler à loisir les

plaines et montagnes — parcourues ou escaladées jadis par l'intrépide explorateur.

En septembre, Sir Charles Bowring, Gouverneur, son Aide-de-Camp et deux autres personnages officiels vinrent saluer le Vicaire Apostolique du Nyassa. Les deux Excellences laïque et ecclésiastique eurent un délicieux entretien empreint de bonhomie et d'abandon. Les petits séminaristes — alors de passage — donnèrent une sérénade : les visiteurs ne ménagèrent pas les compliments au chef d'orchestre et aux musiciens. Vous avez là, dirent-ils, une bonne fanfare !

Notons, toujours en suivant l'ordre chronologique, la fondation de Kasina. Le 2 juin 1925, le P. Paradis alla installer sa tente sur le terrain choisi. Quelques mois après les pailloles du début faisaient place à un bâtiment en briques. Cette mission était pour ainsi dire à la porte du quartier général des calvinistes farouches, dont Mgr Guillemé avait fait la rencontre dans ces parages 22 ans auparavant.

Évolution.

Après la grande guerre on enregistra dans tous les pays une poussée profonde vers l'éducation. Les contrées arriérées se mirent résolument à l'œuvre. Les nations colonisatrices nommèrent des commissions, chargées d'enquêter sur les aspirations des indigènes et établir un programme d'enseignement. Les membres de ces commissions entreprirent donc leur tâche et visitèrent les pays

qui leur étaient assignés. Ils vinrent aussi au Nyassa. Les missions catholiques avaient préparé leurs rapports, mais à leur grand désappointement ne reçurent aucune convocation. A ne pas en douter les ennemis avaient travaillé et manœuvré dans les coulisses. Ils avaient fait des efforts désespérés pour mettre en vedette leur clientèle, leur éducation civilisatrice, leurs plans d'avenir et s'étaient bien gardés de souffler mot de la présence des encombrants papistes.

Mgr Guillemé et son collègue du Shiré, Mgr Auneau, envoyèrent une lettre de protestation à l'Inspecteur Général des Ecoles, nouvellement arrivé. Ce fonctionnaire devait tout organiser, car il était le premier Directeur de l'Enseignement nommé au Nyassa. Il convoqua en session à Zomba, 14 mai 1927, tous les Chefs de missions : protestants et catholiques. Mgr Guillemé s'empressa de répondre à l'invitation et s'achemina vers la capitale, en compagnie du P. Paradis — dont il fit son fondé de pouvoirs pour toutes les questions de l'Enseignement. Le Gouverneur et le Directeur de l'Education leur offrirent un logement pendant leur séjour à Zomba, mais ils déclinèrent l'offre — en disant qu'ils seraient les hôtes de Mgr Auneau.

A la séance d'ouverture, Mgr Guillemé prit la parole à son tour. Un passage de son discours déclencha un tonnerre d'applaudissements. Le voici : il peint admirablement l'homme social qu'il fut toute sa vie. "Les catholiques furent les derniers à venir au Nyasaland. Ils eurent à combattre pour se créer une place au soleil. Ce fut une lutte de doctrine contre doctrine : les catholiques ont comme principe de ne jamais mettre les personnes

en jeu. Il sera sans doute facile maintenant de se mieux comprendre et de s'estimer davantage."

A quelque temps de là, l'évêque ritualiste de Likoma put constater que Mgr Guillemé était l'homme aimable et de bonnes relations dont il avait esquissé le portrait à Zomba. Ce haut personnage de l'église anglicane, de passage à Dedza, tint à venir saluer à sa résidence l'évêque catholique qui avait le don de s'attirer la sympathie de tous. Leur entretien fut long, amical et ne porta jamais sur un sujet capable de lui ôter sa sérénité.

Mgr Guillemé jugeait sainement et objectivement les diverses sectes qui travaillent au Nyassa. Voici par exemple ce qu'il disait des Adventistes : "Leur christianisme bâtard, mal défini, sans base doctrinale et tout extérieur, conduit à l'indifférence et au matérialisme... Ils nous dépassent par le nombre, par l'importance de leurs œuvres scolaires et médicales, par leur propagande de presse, par leurs hôpitaux et leurs écoles établies dans toutes les conditions modernes d'ameublement et d'hygiène."

Il constatait le progrès rapide de la civilisation et dans son style imagé aimait à dire : "Le progrès matériel coule à pleins bords, on ne l'arrêtera pas plus qu'on n'empêchera la terre de tourner."

A un jeune missionnaire qui lui disait : Nous devrions avoir un médecin dans le Vicariat et nous libérer des services des docteurs étrangers, il répondait : Père, qui il nous faudrait un médecin, des hôpitaux, des maternités, une léproserie et bien d'autres choses encore. . Trouvez-moi des fonds et je me charge de leur bon emploi.

Le 13 septembre 1927, il mit à exécution un

projet de léproserie qu'il caressait depuis de longues années. Ce jour-là la mission du Mua se préparait à fêter le 26ème anniversaire de sa fondation. Comme souvenir jubilaire on construisit un hôpital, pour y recevoir et traiter les lépreux si nombreux dans les environs.

C'est ce bâtiment en construction, qu'il avait montré avec fierté un mois auparavant, au Révérend Père Voillard — Supérieur Général des Pères Blancs, qui était venu faire la visite des missions des Grands Lacs et avait commencé par le Nyassa.

Visite du Délégué Apostolique. — Fondation de Nambuma.

En 1927, le Directeur de l'Enseignement avait élaboré une loi scolaire, qui était basée sur l'emploi de la langue anglaise. Il y eut des plaintes et la plupart des missions demandèrent le remaniement de cette loi et son adaptation aux naturels du pays. Sans exclure l'étude de l'anglais, on prônait l'usage de la langue indigène pour l'instruction primaire.

En mars 1928, M. Oldham, délégué de la Commission Hilton Young, vint voir ce qu'il serait opportun de faire pour l'éducation des noirs au Nyassa. En homme d'expérience et de bon sens il voulut entendre les missionnaires. Il organisa donc une conférence. Mgr Guillemé députa le P. Paradis à Zomba, après avoir considéré avec lui les revendications à faire, les propositions à présenter — de concert avec nos voisins, les Pères de

Montfort. Les joutes furent longues, mais la victoire fut remportée par les partisans de l'usage de la langue maternelle dans les écoles primaires.

Et tandis que la question de l'enseignement était à l'ordre du jour dans tous les postes de mission, survint la nouvelle de la visite du premier Délégué Apostolique en Afrique Centrale. Il venait comme une bénédiction du ciel et on allait mettre largement à contribution ses directives et conseils. Le 22 juin, Mgr Guillemé et le P. Paradis allèrent offrir leurs hommages et souhaiter la bienvenue à Mgr Hinsley. Le Délégué fut, pendant son séjour à Zomba, l'hôte du Gouverneur — qui le traita avec beaucoup d'égards et en fit la présentation à toute la population de la capitale. On profita de l'occasion pour réunir les membres du Conseil Scolaire et le mettre au courant des délibérations en cours. C'était un homme des plus compétents, car il venait de passer dix-sept années, comme professeur ou Recteur du Collège Anglais, à Rome.

Le Délégué Apostolique ne resta pas oisif. Il visita les missions les plus accessibles, sans omettre le nouveau petit séminaire qu'on édifiait en ce moment-là à Kasina.

Pendant ce temps-là une nouvelle mission sortait des langes, celle du Nambuma. Comme toutes ses devancières, elle provoqua des grincements de dents, des injures et des campagnes de calomnies de la part des calvinistes. Heureusement tous les fondateurs du Nyassa pouvaient déverser leurs peines et leurs difficultés dans le cœur tout compatissant de leur Vicaire Apostolique. Il ne prenait rien au tragique et d'un mot relevait les

courages. Un jour un missionnaire tout ému lui écrivait : Monseigneur, j'ai un grand désastre à vous annoncer. Des malveillants ont mis le feu à nos dépendances. Tout a flambé et nous n'avons pu rien sauver... Mgr Guillemé répondit simplement : Vous n'y êtes pour rien. Nous n'avons qu'à nous résigner. Nous reconstruirons. Les lamentations ne servent à rien. Dieu l'a permis, que sa sainte volonté soit faite!

Le Délégué Apostolique avait organisé une Conférence intervicariale, et avait choisi Tabora comme lieu de la réunion. Vers la mi-juillet Mgr Guillemé se mit en route et emmena avec lui le P. Paradis. Il revit avec bonheur Kipalapala, où sa caravane avait fait halte le 12 décembre 1885. Entre les séances il allait faire des promenades dans les environs et repassait en sa mémoire diverses péripéties de ce voyage déjà si lointain : ils étaient huit..., il était le dernier survivant...

Aussitôt rentré au Bembéké, il partit en toute hâte à Kachébéré. Le gouverneur de la Rhodésie du Nord parcourait son territoire et se proposait de visiter cette mission, dont le champ d'apostolat se trouvait et dans le Nyasaland et dans la Rhodésie. Il était d'avis, et à juste titre, que les bonnes relations étaient toujours profitables.



Tristesses et Joies d'un cœur d'apôtre.

En 1929, Mgr Guillemé, à la grande satisfaction de tous les missionnaires fit faire une enquête approfondie sur une danse immorale. Il essaya par tous les moyens de la faire supprimer, car elle est une offense manifeste à l'honnêteté publique. Mais la tentative échoua, car des intrigants, disons mieux des philanthropes de mauvais aloi agirent en sens contraire. Cette campagne manquée constitue néanmoins un des plus beaux actes de sa carrière apostolique.

Le 2 juillet, à plusieurs reprises, Mgr Guillemé voyant entrer chez lui des missionnaires de divers postes, leur demanda : Quel est donc l'objet de votre visite ? Pourquoi cette affluence ?

Il ne soupçonna rien jusqu'au moment où le doyen du Vicariat, au nom de tous, lui offrit des vœux et félicitations à l'occasion du 71ème anniversaire de sa naissance. — Oh ! répondit-il, il n'y a pas grand mérite à atteindre 70 ans, c'est là un don purement gratuit de Dieu.

Il laissa la fête se dérouler au gré des organisateurs, officia pontificalement, accepta les marques de sympathie de toute la population civile de Dedza, mais intérieurement il devait dire : A quoi bon tout cela ? S'il avait soupçonné qu'on voulut l'honorer, il aurait interdit toute manifestation, car il détestait les fêtes concentrées sur sa personne. Il savait le bien fondé de la parole de nos saints livres : Vanité des vanités, tout n'est que vanité !

Quelques mois plus tard, Mgr Guillemé resta fort intrigué par l'annonce d'un pli recommandé, de provenance royale. Il avait été expédié sur

l'ordre de sa Majesté, Albert Ier, roi des Belges. Quelle était la nature de ce message? Il ne tarda pas à le savoir. Le 7 février 1930, le Roi Chevalier avait inscrit son nom dans le livre d'or des pionniers méritants du Congo et avait donné l'ordre de lui faire parvenir une médaille, fabriquée avec le minéral doré extrait au Congo Belge.

La guerre de 1914 avait déshabitué les missionnaires des retraites communes, au Nyassa. Mgr Guillemé, qui était Père Blanc cent pour cent, exigea qu'on reprit cette coutume dès que la chose fut possible. En 1931, il accéda aux désirs de tous et accepta de donner les exercices spirituels. Sa parole fut fort goûtée : tous les sujets traités étaient étonnamment adaptés à la vie apostolique. Tous étaient d'avis que, grâce au prédicateur, les huit jours de récollection avaient passé fort vite.

L'année 1932 apporta à Mgr Guillemé deux grandes consolations. Le 8 décembre, il imposa le voile aux quatre premières postulantes d'une congrégation de Sœurs Indigènes. En souvenir de la fondatrice de la Sodalité de Saint Pierre Claver, morte en odeur de sainteté, il voulut que le nom officiel fut : Les Filles de Maria Thérèse. Sans plus tarder, il commença la rédaction des Constitutions qui devaient régir leur vie. Quand ce travail fut fini, il l'envoya à un de ses missionnaires, en lui disant : J'ai recours à vous pour la traduction de ces Constitutions, car mes forces déclinent, et cependant je voudrais assurer la vie de cette œuvre. Veillez surtout à ce que le texte soit très intelligible. Je vous exprime d'avance toute ma reconnaissance.

Le second événement, qui lui causa également

une joie bien vive, fut l'installation d'un atelier d'imprimerie dû à la générosité d'un missionnaire. Il bénit salles et machines le 16 décembre et tira, le sourire aux lèvres, la première copie sortie de la presse du Bembéké.

Les grandes fêtes.

Mgr Guillemé avait été ordonné prêtre le 22 septembre 1883; le 22 septembre 1933 était donc le jour de ses nocés d'or sacerdotales. Il ne fit rien pour qu'on fêtât cet anniversaire. S'il n'avait tenu qu'à lui, il serait passé inaperçu.

Dix jours avant les fêtes, le Nyasaland Times publiait un long article racontant la belle carrière de Mgr Guillemé. Un second parut dans le numéro suivant. Il se terminait ainsi: "En cette fin de semaine tout le Nyasaland aura les yeux dirigés sur le Bembéké. Le Nyasaland s'honore en honorant un bienfaiteur de l'humanité aussi digne que le vénérable Mgr Guillemé.

Les fêtes furent incomparables. Le Délégué Apostolique, l'actuel Cardinal Hinsley, le Gouverneur, NN. SS. Raphael, Aunau, Wolnik, Pères Blancs, Pères de Montfort, 250 européens, une masse compacte d'indigènes vinrent manifester leur sympathie et leur admiration au jubilaire. Les gouverneurs des pays limitrophes, les anciens gouverneurs du Nyasaland, une foule d'amis des vieux temps envoyèrent de chaleureuses félicitations.

Les hourras retentirent quand Sir Hubert Young, après avoir fait l'éloge du récipiendaire,

passa au cou de Mgr Guillemé la Croix de Commandeur de l'Ordre Distingué de l'Empire Britannique.

Il y eut une messe d'actions de grâces des plus solennelles, à laquelle une centaine de protestants blancs demandèrent d'assister. Le Délégué Apostolique, dans un sermon plein de flamme loua la grandeur du sacerdoce catholique et donna à la fin de la messe la bénédiction papale.

Voilà bien une preuve palpable que le vénérable Vicaire Apostolique du Nyassa jouissait d'une grande estime et d'une universelle popularité dans le pays.

Les Noirs même purent apprécier les mérites du jubilaire, car la revue *Katolika*, dont l'apparition datait d'un mois seulement, relata les fêtes en langue indigène et donna en même temps un abrégé de la carrière de Mgr Guillemé.

Autres décorations.

Quelque temps après les fêtes jubilaires, Mgr Guillemé reçut une médaille pontificale : *Bene merenti*. Il prit bien plus la bénédiction apostolique qui l'accompagnait que la distinction elle-même.

En septembre 1933, M. Ponson, Agent Consulaire, écrivit au Ministre de France à Prétoria — son supérieur hiérarchique — et lui demanda de solliciter pour leur illustre compatriote une décoration française.

On connaît la lenteur bureaucratique. Il fallut

presque deux années pour obtenir la concession de la faveur si méritée. Enfin le 3 avril 1935, la radio annonça que Mgr Guillemé était nommé Chevalier de la Légion d'Honneur. Le lendemain M. Ponson envoya un télégramme officiel. Comme il n'y avait pas à proximité de Légionnaire, le récipiendaire demanda à être reçu... de loin par le R.P. Voillard, Supérieur Général des Pères Blancs.

Le 10 décembre, M. Ponson, entouré de tous les civils de Dedza, vint remettre à Mgr Guillemé une croix que lui offraient ses amis du Nyasaland.

Le 10 septembre 1937, Mgr Guillemé épinglea cette même croix sur la poitrine de son collègue, Mgr Auneau — Vicaire Apostolique du Shiré.

Démission, dernières années.

En 1934, après 51 années d'incessants labeurs au Centre de l'Afrique, Mgr Guillemé sollicita l'autorisation de déposer son fardeau sur de plus jeunes épaules. Il agit ainsi tout bonnement et tout simplement, car une attaque soudaine lui fit sentir qu'il approchait du terme de sa course.

Le 24 mars 1935 il eut la joie de consacrer son successeur, Mgr Oscar Julien. Dès qu'il l'eut mis au courant de tout, il s'abstint d'intervenir dans l'administration du Vicariat, mais s'intéressa jusqu'au dernier jour à sa marche en avant.

Quelques jours avant qu'il ne se retirât, on avait fondé une nouvelle mission, non loin de Kachébé-ré. On lui donna le nom de Guillemé. Cette appellation le fit sourire et il se contenta de dire :

Vous feriez mieux d'en choisir une autre. On ne vous permettra pas cette fantaisie et on aura parfaitement raison. Mais sa prédiction ne se réalisa pas et le nom restera pour perpétuer sa mémoire.

En 1936 on voulut fêter son jubilé épiscopal. Pressenti, il se hâta de répondre : "Laissez-moi en paix. Vous tenez donc absolument à me tuer avec toutes ces fêtes à grand tralala. Qu'on prie pour moi ! je ne veux que des prières." Et il eut soin de souligner que ce jour-là il serait absent.

Le 5 septembre 1937 fut, sans contredit, un des plus beaux jours sa vie, car il eut le bonheur de conférer l'onction sacerdotale au premier prêtre indigène du Vicariat. Mgr Julien fut bien inspiré, en lui demandant de faire cette ordination : aussi lui en exprima-t-il sa reconnaissance en des termes qui disaient bien la joie intime qu'il avait ressentie.

Il éprouva encore un grand tressaillement d'alégresse le 3 juillet 1938. Dans la matinée lui parvint un télégramme du Saint Père. Il était fier de montrer le petit papier. Voyez, Père, la délicatesse du Pape et sa bonté toute paternelle. Au milieu des travaux qui l'accablent, il a eu une pensée pour moi. Je reçois aujourd'hui ses vœux à l'occasion du 80ème anniversaire de ma naissance et la bénédiction apostolique !

En juillet 1939, il quitta la mission du Bembéke pour aller finir ses jours dans celle qui porte son nom.

L'année suivante, Mgr Martin, Préfet Apostolique de Fort-Jameson, lui demanda de vouloir bien ordonner le premier prêtre de la Préfecture. Encore une fois il accepta avec plaisir, car cette

mission actuellement indépendante, faisait encore partie — lors de sa démission — du Vicariat Apostolique du Nyassa.

Il vivait dans le calme de sa retraite. Il priait, lisait, jardinait et rien ne faisait prévoir la fin de sa course ici-bas. Le dimanche de la Passion 1942 il s'affaissa soudain et ne put se relever. Il était atteint de paralysie. On le transporta à Likuni, où les Sœurs Blanches lui prodiguèrent des soins de tous les instants jusqu'au 7 avril, jour où il quitta cette terre d'exil.

Mgr Guillemé : l'homme, le prêtre, le pontife.

Mgr Guillemé avait une belle prestance, une figure avenante. Il était d'un commerce facile et agréable, un fin conteur qui ne fut jamais trivial. Il avait le don de mettre à l'aise et d'intéresser les hôtes qu'on héberge de temps à autre en pays de mission. Il savait quelques tours de passe-passe qui amusaient beaucoup les enfants et même les grandes personnes.

Il avait d'amples connaissances et n'était jamais pris au dépourvu par les conversations des gens de lettres, de science, d'agriculture. Un jour un agrome se présenta au Bembéké. Dès qu'il eut décliné ses titres, Mgr Guillemé l'engagea à faire une promenade au potager et au verger. Après une heure de marche à travers arbres et légumes, le visiteur fatigué dit à brûlepourpoint : Excusez-moi, mon Père, mais je voudrais présenter mes hommages à Mgr l'Evêque. — C'est moi l'évêque,

répond sans façon Mgr Guillemé, et ils continuent leur tour.

Les touristes et amateurs de collections prisait beaucoup ses entretiens. Beaucoup purent remarquer qu'il n'était nullement dépisté par leurs termes savants et que souvent même il pouvait ajouter à leurs nomenclatures des noms qu'ils ne connaissaient pas.

Dans ses loisirs il s'adonnait aux cultures, aux plantations de diverses essences forestières, d'arbres fruitiers, de plants de vigne. Au Bembéké il avait deux enclos où il cultivait : asperges, haricots, petis pois, choux, aubergines etc. Que de pas multipliés au milieu des plates-bandes, que d'inspections faites. Il avait souvent un sécateur en main pour éliminer des gourmands, dégager un arbre, faire des boutures.

Il entretenait des relations cordiales avec tout le monde, aussi était-il universellement connu. Que de visites n'a-t-il pas reçues ! Jamais les gouverneurs ne passaient à proximité sans venir le saluer. Des lettres de toutes provenances affluaient au Bembéké. Certaines étaient touchantes, telle celle d'un Révérend qui lui écrivait : Quand je suis venu ici, je n'avais pas de grandes connaissances théologiques ; depuis que je me suis mis à l'étude de cette science, je me sens porté vers le catholicisme. Priez et faites prier pour moi. Un autre également attiré vers l'Eglise Catholique lui demandait la voie à suivre et les démarches à faire.

Il était pour la bonne entente, mais jamais aux dépens de la religion. A quelqu'un qui lui reprochait d'empiéter sur tous les fiefs ou zones d'influence des autres, il répondait souriant : Oh non

pas tous. Ainsi je n'ai jamais songé à m'implanter là où travaille mon collègue, Mgr Auneau!

Il écrivait sans cesse des articles : articles sur la flore, la faune, les mœurs sociales; articles édifiants, articles de voyage; rapports; souvenirs personnels sur son vieil ami, le Capitaine Joubert etc. etc. Si jamais quelqu'un s'avisait de les publier, ces divers écrits — tous fort attrayants — formeraient trois ou quatre gros volumes. C'est partout un style imagé et littéraire. On pourrait lui appliquer le vers si connu de Boileau : Ce que l'on conçoit bien s'énonce clairement! Les lecteurs des Annales des Pères Blancs éprouveraient un vrai régal, chaque fois qu'ils pouvaient lire quelque chose sortie de son intelligence lucide et rendue d'une façon exquise et savoureuse.

Il répétait souvent : vous n'êtes pas à la page, il faut nous mettre à la page. Il voulait dire qu'il fallait suivre le progrès et agir comme le font les gens raisonnables du temps présent. Il félicita le Frère Willibrord d'avoir installé une petite turbine à Kachébéré et il approuva aussitôt la proposition qu'on lui fit d'en acquérir une plus forte pour la menuiserie du Mua. En Afrique il fut tour à tour piéton, cycliste, motocycliste et automobiliste. Il serait devenu aviateur, si cette machine eut pu se vulgariser avant qu'il ne descendît dans la tombe.

Mgr Guillemé était fort compatissant. Il soigna maintes fois des confrères ou des européens malades, prolongea souvent leur vie, grâce à des procédés que les médecins n'auraient pas désavoués.

Il se fit vaccinateur bénévole jusqu'à la fin de sa vie.

Un missionnaire arrivait-il au Bembéké en sueur,

il s'empressait de lui dire : Père, l'air est froid ici. Allez changer d'habits. Si vous n'en avez pas, venez en chercher chez moi. Et puis allez prendre quelque chose de chaud au réfectoire. Invariablement il rejoignait le visiteur et déposait sur la table un pot de confiture dont il avait fourni les fruits et surveillé la cuisson.

Les indigènes fatigués de passage ne faisaient jamais appel à sa pitié en vain. Il leur donnait ce qu'il avait sous la main : bananes, oranges, une poignée de riz. Même une chatte, chargée d'ans, l'attendrissait par ses miaulements répétés. — Pauvre vieille, lui disait-il, voici pour apaiser ta faim.

Je pourrais continuer et remplir plusieurs pages sur ce simple sujet.

Mgr Guillemé fut toujours un prêtre exemplaire. Il suivait fidèlement les exercices de la communauté. Il aimait à aller réciter son bréviaire à l'autel de la sainte Vierge. Il avait une grande dévotion au Sacré-Cœur de Jésus et dans divers synodes tenus au Bembéké il demanda aux supérieurs d'en promouvoir l'Intronisation dans les familles chrétiennes. Il suivait fort attentivement la lecture spirituelle et quand il avait mal entendu un passage, il priait le lecteur de reprendre ou de résumer ce qu'il avait lu.

Il voulait que tous les missionnaires fissent une bonne impression sur tout le monde. Aussi n'hésitait-il jamais à faire les remarques jugées nécessaires.

Dans toutes ses visites il revenait sur la propreté des maisons et des places environnantes.

Il ne faisait pas montre de son savoir ; il n'aimait pas non plus à rappeler les exploits de ses

premières années d'apostolat.

Il ne se prévalait pas de sa dignité épiscopale. Il ne portait presque jamais son anneau pastoral. Quand on célébra avec grande pompe ses noces d'or sacerdotales, il dit bien simplement aux missionnaires présents : Ce n'est pas moi qu'on honore mais les Pères Blancs. Dieu m'a conservé en vie fort longtemps et je recueille ce que bien d'autres ont mérité autant et plus que moi.

Il avait une particulière estime et vénération pour le Supérieur Général de la Société. Dès qu'il donnait un ordre ou manifestait un désir, il priait qu'on s'y conformât immédiatement. Les dernières années de sa vie, il alla voir le Supérieur Régional tout comme les simples missionnaires. Il lui demanda qu'il voulut bien l'autoriser à se lever un peu plus tard et à reporter à un autre moment l'exercice de la médiation.

Je termine par ce trait fort édifiant, dont fut témoin le P. Paradis quelques heures avant son trépas. Il avait perdu la mémoire et avait beaucoup de peine à s'exprimer. Il faisait des efforts et n'arrivait pas à trouver les mots. Le P. Paradis tendit l'oreille et entendit : *In manus...* Il comprit aussitôt qu'il cherchait la formule qu'il avait inspirée bien des fois à des confrères mourants. Il écrivit en gros caractères sur une feuille de papier la formule complète : *In manus tuas, Domine, commendo spiritum meum* (Mon Dieu, je remets mon âme entre vos mains) et la lui présenta. Il fit signe des yeux qu'il était satisfait. C'est donc par un acte de résignation et d'amour que Mgr Guillemé entra dans son éternité.

1911.

Quand Mgr Guillemé fut nommé Vicaire Apostolique du Nyassa, ce vaste territoire ne comptait que 12 postes de mission et une population chrétienne de 8.439 âmes.

1942

A la mort de Mgr Guillemé, le même territoire est réparti entre quatre Chefs de mission :

- 1) Vicariat Apostolique du Bangwéolo, 16 postes de mission et 94.000 chrétiens.
- 2) Vicariat Apostolique de la Luwangwa, 6 postes de mission et 23.000 chrétiens.
- 3) Préfecture Apostolique de Fort-Jameson, 6 postes de mission et 25.000 chrétiens.
- 4) Vicariat Apostolique du Nyassa, 13 postes de mission et 47.000 chrétiens.

